

JOHN WESLEY

Esquisse de sa vie et de son œuvre

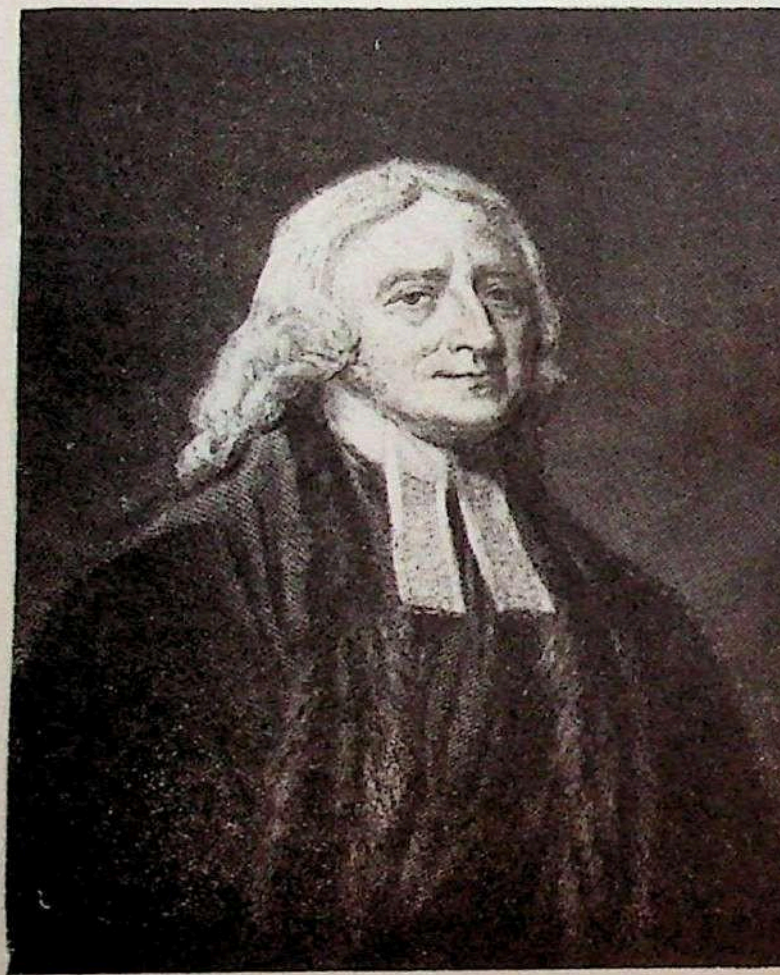
par

W.H. GUITON

pasteur



« *Le monde est ma paroisse* » (John Wesley)



D'après le portrait du peintre Romney, 1789.)

JOHN WESLEY
(1703-1791)

John WESLEY

ESQUISSE DE SA VIE ET DE SON OEUVRE

par
W.H. GUITON, pasteur



Wesley, d'après son journal
Extraits



3^e édition

Publications Evangéliques Méthodistes

45 B, avenue Jean Jaurès
30900 Nîmes

AVANT-PROPOS I

Nous sommes heureux de présenter la 3^e édition de la « Vie de John Wesley », ouvrage du pasteur W.H. Guiton, que le Synode Evangélique Méthodiste de l'époque fit paraître en 1920.

Il est évident que le paragraphe : « Le Méthodisme depuis Wesley jusqu'à nos jours » contient des statistiques qui ne correspondent pas à celles d'aujourd'hui. Nous les laissons pourtant dans le texte comme document.

Une statistique actuelle serait difficile à établir. Les Méthodistes dans le monde, en comptant toutes les dénominations, pourraient être 21 millions de membres et avec les adhérents 50 millions. N'oublions pas, d'autre part, comme le dit E. G. Léonard, dans son Histoire du protestantisme, tome 3, page 332, que « l'un des fruits les plus remarquables et les plus connus des vues wesleyennes, est l'Armée du Salut », travaillant un peu partout dans le monde, et qui a pour fondateur le pasteur méthodiste William Booth (1829-1912). Les doctrines de l'Armée du Salut sont celles du méthodisme.

Nous avons ajouté à notre réédition des extraits du célèbre « Journal de Wesley », citations traduites par W.H. Guiton. Nous croyons que ces pages complèteront heureusement la « Vie et l'œuvre de J. Wesley ».

Nous reproduisons sur la couverture de notre livre photo de la statue équestre de J. Wesley, édiflée en 193. Bristol. Durant sa longue vie, Wesley parcourut l'Angleterre en tous sens, soit une évaluation de près de cent mille lieues. A 62 ans, il faisait, en un jour, encore dix lieues à cheval (une lieue est d'environ 4 km).

S. Samouël.

L'ARMÉE DU SALUT

- fondée par William Booth, forte actuellement de 2,5 millions de membres, implantée dans 82 pays, a son Quartier International à Londres.
- est animée par 25.000 officiers.
- veut toujours unir l'annonce de la Parole de Dieu à l'œuvre humanitaire et sociale.

AVANT-PROPOS II

C'est à la demande du synode de l'Eglise évangélique méthodiste de France que nous avons entrepris de publier cette vie abrégée de Wesley. Notre tâche nous est apparue difficile. Nous avons été constamment partagé entre la préoccupation d'être complet et celle d'être court. Nous réclavons l'indulgence de nos lecteurs. Nous serons heureux si cette étude leur donne le désir de connaître Wesley davantage.

Ils ne pourront alors mieux faire que de lire l'admirable *Vie de Wesley*, par M. Matthieu LELIÈVRE. Ce livre, auquel nous avons emprunté la plupart des matériaux dont nous nous sommes servi pour notre travail, se recommande par sa valeur historique et littéraire et par sa haute inspiration religieuse. Ce livre a provoqué des conversions et suscité des vocations. Nous ne saurions trop en conseiller la lecture à tous ceux qui veulent se former pour le service de Jésus-Christ.

William-Henri GUITON.

JOHN WESLEY

ESQUISSE DE SA VIE ET DE SON ŒUVRE

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

L'ANGLETERRE AU COMMENCEMENT DU XVIII^e SIÈCLE.

L'Angleterre se trouvait, au début du XVIII^e siècle, dans un état religieux déplorable. L'Eglise Anglicane ne comptait qu'une faible minorité de pasteurs fidèles. Elle était ravagée par l'incrédulité et la mondanité. Issue d'une réforme plus politique que spirituelle, esclave d'un gouvernement corrompu, elle était, à bien des égards, plus païenne que chrétienne.

Quant aux non-conformistes, ils avaient perdu leur ferveur passée ; ils vivaient de souvenirs et n'exerçaient que très peu d'influence sur la masse. Les Puritains avaient disparu et le Métho-

disme n'avait pas encore pris naissance. L'Angleterre traversait alors une des heures les plus critiques de son histoire ; elle était à la veille d'une décadence irrémédiable.

Montesquieu, qui visita l'Angleterre à cette époque, pouvait dire : « L'argent est ici souverainement estimé ; l'honneur et la vertu, peu. Les Anglais ne sont plus dignes de leur liberté. Ils la vendent au roi, et, si le roi la leur redonne, ils la lui vendraient encore .. Point de religion en Angleterre ; quatre ou cinq de la Chambre des Communes vont à la messe ou au sermon à la Chambre. Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire... Je passe, en France, pour avoir peu de religion, en Angleterre pour en avoir trop (1). »

Voltaire, qui visita, lui aussi, l'Angleterre à ce moment, prédisait la fin prochaine du christianisme dans ce pays : « On est si tiède à présent sur tout cela qu'il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion nouvelle ou renouvelée (2) ».

Le Dr Guyse, un non-conformiste, disait : « La religion de la nature est devenue la plus chère préoccupation des hommes de ce siècle, et la religion de Jésus-Christ n'est estimée qu'autant qu'on peut la faire s'accorder avec cette religion ».

(1) MONTESQUIEU. *Notes sur l'Angleterre*, Œuvres, éd. Lahure, tome II, pp. 461, 472, 476.

(2) VOLTAIRE. *Lettres anglaises*, tome XXIV, p. 32.

là. On repousse et on méprise tout ce qui est uniquement chrétien et tout ce qui est particulier à Jésus-Christ. » L'archevêque Leighton disait que « l'Eglise n'était plus qu'un squelette sans âme ». L'évêque Burnet s'écriait : « Je suis dans ma soixante-dixième année et, avant de mourir, je veux parler en toute franchise. C'est avec la plus vive souffrance que j'entrevois la ruine imminente qui menace l'Eglise (1). »

*
* *

Cette décadence religieuse avait entraîné une effroyable décadence des mœurs. L'aristocratie offrait le spectacle de l'immoralité la plus scandaleuse. Quant à la classe ouvrière, elle était plongée dans l'ivrognerie. « Le gin avait été inventé en 1684, écrit Taine, et, un demi-siècle après, l'Angleterre en consommait sept millions de gallons. Les marchands, sur leurs enseignes, invitaient les gens à venir s'enivrer pour 2 sous ; pour 4 sous, on avait de quoi tomber ivre mort ; de plus, la paille gratis ; le marchand traînait ceux qui tombaient dans un cellier où ils pouvaient cuver leur eau-de-vie. On ne pouvait traverser les rues de Londres sans rencontrer des misérables, inertes, insensibles, gisant sur le pavé et que la charité des passants pouvait seule

(1) *Pastoral care*. Préface de la 3^e édition, 1713.

empêcher d'être étouffés dans la boue ou écrasés sous les voitures (1). » Londres était infesté de bandes de mauvais sujets connus sous le nom de *Mohocks*. La plus grande partie de la nation vivait dans l'ignorance, la grossièreté et la misère.

Pour porter remède à ce lamentable état de choses, quelques membres zélés de l'Eglise anglicane avaient fondé la « Société pour la réforme des mœurs » ; cette société avait obtenu certains résultats heureux, mais n'avait rien fait pour tarir les sources du mal. D'autre part, trois pasteurs anglicans, Horneck, Smithies et Bevridge avaient créé de petites associations religieuses qui avaient provoqué quelques mouvements de réveil, en particulier parmi les jeunes. Mais elles n'étaient pas suffisamment missionnaires et avaient presque complètement disparu quand Wesley commença son œuvre.

Nous pouvons donc dire sans exagérer que l'Angleterre avait, au début du XVIII^e siècle, un besoin urgent d'une transformation radicale. Il lui fallait bien plus qu'un philosophe ou qu'un législateur ; il lui fallait un homme de Dieu, rempli de hautes qualités, capable de dénoncer toutes les iniquités du siècle, mais surtout rempli d'amour, porteur infatigable du message libérateur de l'Evangile. Il lui fallait un apôtre et un saint. Cet homme Dieu le lui envoya en la personne de John Wesley.

(1) Taine. *Histoire de la littérature anglaise*, tome I, p. 256.

Enfance et adolescence.

Il est nécessaire, pour bien comprendre l'œuvre de Wesley, de savoir quelque chose de ses parents et de ses ancêtres. Son arrière-grand-père paternel, Barthélemy Wesley, fut une victime de la Restauration des Stuarts. Expulsé de la paroisse dont il était le recteur, il se joignit aux non-conformistes. Il avait étudié la médecine à Oxford et put, grâce à ses connaissances, subvenir aux besoins de sa famille dans les jours difficiles.

Le fils de Barthélemy, qui s'appelait John, fit, lui aussi, des études à Oxford. Il fut un pasteur extrêmement pieux et zélé; il eut la joie d'être l'instrument de nombreuses conversions. Mais il eut, comme son père, beaucoup à souffrir de l'intolérance du gouvernement. Banni de l'Eglise anglicane par la réaction religieuse qui suivit l'avènement de Charles II, il se joignit, lui aussi, aux non-conformistes. Il fut emprisonné quatre fois à cause de sa fidélité à ses convictions. Il mourut jeune, en 1678, à l'âge de quarante-deux ans. Nous pouvons saluer, dans cet évangéliste itinérant, dans cet ami des pauvres, dans ce pêcheur d'hommes, le précurseur du réveil méthodiste. L'un de ses fils, Samuel, fut le père de John Wesley.

Comme son père et son grand-père, Samuel Wesley eut une existence troublée par bien des épreuves. Ses idées religieuses et politiques lui

valurent des persécutions. Son caractère passionné et intransigeant, ses fréquents embarras financiers lui valurent d'être, lui aussi, empressonné à plusieurs reprises. Il fut pendant trente-neuf ans recteur de la paroisse d'Epworth, au nord-ouest du Lincolnshire. De bonne heure, il avait abandonné le non-conformisme de ses ancêtres, pour se rattacher à l'Eglise anglicane. Mais il avait l'esprit trop droit pour ne pas discerner les misères et les fautes de cette Eglise, pour ne pas désirer sa rénovation religieuse. A la fin de sa vie, il eut la conviction que cette rénovation allait se produire. « Soyez ferme, dit-il à son fils Charles, peu avant de mourir. La chrétienne revivra sûrement dans ce royaume. Je ne serai plus là, mais vous le verrez. »

Samuel Wesley épousa, en 1689, Suzanne Annesley, la fille de « l'un des théologiens les plus distingués du puritanisme ». Le Dr Annesley avait été, comme Barthélemy et John Wesley, expulsé de l'Eglise et s'était rattaché au non-conformisme. Comme Samuel Wesley, Suzanne Annesley était devenue membre de l'Eglise anglicane. Mais son attachement pour l'anglicanisme fut sans étroitesse et ne l'empêcha pas de seconder de tout son pouvoir l'œuvre réformatrice de ses fils. Elle était d'une intelligence remarquable; elle avait des connaissances très étendues et très précises; « les langues étrangères, la philosophie, la théologie, les questions ecclésiastiques avaient fait l'objet

de ses études (1) ». C'était surtout une conscience droite, un cœur aimant, une âme d'élite.

Il est impossible d'exagérer l'influence exercée par Suzanne Wesley sur ses enfants. Elle était une éducatrice de premier ordre. « Après avoir médité sur les meilleures méthodes d'enseignement, elle s'imposa des règles fixes qu'elle suivit avec rigidité (2). » Elle s'appliquait à discipliner la volonté de ses enfants ; elle s'occupait elle-même de leurs études. Elle commençait à leur apprendre à lire le jour qui suivait leur cinquième anniversaire. Au bout de six heures, l'élève connaissait son alphabet ; trois mois après, il pouvait lire couramment. « Pour atteindre ces résultats, elle n'épargnait aucune peine. — « J'admire votre patience, lui dit un jour son mari ; « vous avez répété au moins vingt fois la même chose à cet enfant. » — « J'aurais perdu mon temps, lui répondit-elle, si je ne la lui avais répétée que dix-neuf fois, puisque ce n'est qu'à la vingtième que j'ai réussi (3). »

Mais c'était surtout à l'âme de ses enfants que Suzanne Wesley donnait tous ses soins. Elle avait l'habitude de s'entretenir avec chacun d'eux en particulier une ou deux heures par semaine. Elle priait avec eux et veillait de très près sur leur développement spirituel. John Wesley

(1) M. LELIÈVRE. *John Wesley*, p. 23.

(2) *Ibid.*, p. 24.

(3) *Ibid.*, p. 25-26.



SUZANNE WESLEY

rendit souvent témoignage au bien que lui firent ces entretiens avec sa mère. « Vingt ans plus tard, il en parlait avec reconnaissance dans une lettre à sa mère, en la priant de lui consacrer comme autrefois la soirée du jeudi (1). »

Suzanne Wesley avait l'âme apostolique. C'est ainsi qu'elle fut amenée, pendant l'absence de son mari, à réunir quelques voisins dans sa cuisine, le dimanche après-midi, pour un culte. Elle continua ces réunions malgré les protestations indignées du suffragant de Samuel Wesley.

Nous retrouverons dans le fils le courage, la droiture, la piété enthousiaste en même temps que la remarquable intelligence de la mère. Peu d'hommes ont été plus redevables à leur mère que John Wesley. Il est vrai aussi de dire que peu d'hommes ont eu une mère aussi admirable à tous égards que Suzanne Wesley.



A l'âge de 6 ans, Wesley faillit être victime d'un terrible accident. Le 9 février 1709, un peu avant minuit, le feu se déclara au presbytère d'Epworth. La famille eut à peine le temps d'échapper aux flammes. Lorsqu'elle fut réunie dans la rue, on s'aperçut que le petit John manquait à l'appel. On le vit tout à coup apparaître à l'une des fenêtres. Un homme monté sur les

(1) M. LELIEVRE. *John Wesley*, p. 26.

épaules de l'un de ses camarades, réussit à sa-
luer l'enfant quelques instants avant la chute du
toit. Quand Samuel Wesley se vit entouré
tous les siens, il s'écria, dans sa joie : « Ven-
ez, voisins, mettons-nous à genoux et rendons gra-
ties à Dieu ; Il m'a donné mes huit enfants ; laissez-
moi brûler la maison, je suis assez riche ! » Cette
remarquable délivrance produisit sur Wesley
une impression profonde. Il fit plus tard gra-
ver sous l'un de ses portraits une maison embrasée
avec cette légende : « N'est-ce pas ici un toit
arraché du feu ? »

Suzanne Wesley comprit que Dieu avait sa-
lué son fils pour lui confier une grande œuvre. Elle
prit la résolution de « veiller avec une attention
toute particulière sur l'âme d'un enfant que le
Ciel avait protégé avec tant d'amour ». Ses efforts
furent couronnés de succès. John fit preuve
d'une piété précoce, à tel point que son père
lui permit de communier quand il n'avait encore
que neuf ans.

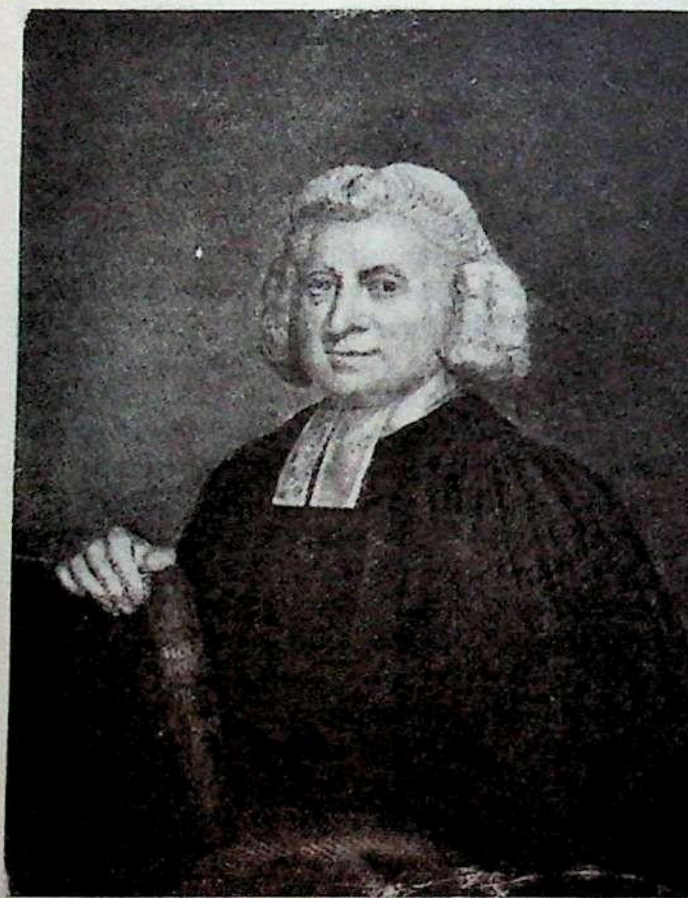
Wesley resta à Epworth, dans la maison pa-
triale, jusqu'à l'âge de dix ans et demi. Ces pre-
mières années de sa vie furent d'une importance
extrême pour la formation de son caractère et la
préparation de son œuvre. Lorsqu'il quitta ses
parents pour entrer à l'École de Charterhouse le
28 janvier 1714, il avait déjà les qualités de
l'homme de bien, de franchise, d'énergie, et surtout de piété
qui devaient contribuer à faire de lui le grand
réformateur du XVIII^e siècle.

Années d'études.

L'Ecole de Charterhouse, à Londres, était alors l'une des plus célèbres de l'Angleterre. Wesley y fit d'excellentes études. Il se fit remarquer par son goût prononcé pour les classiques, par la logique et la clarté de son esprit. Il fit là une ample provision de ces connaissances qui devaient, plus tard, lui être d'une si grande utilité. Son caractère se forma sous l'influence des études et aussi sous l'influence des souffrances que lui valurent les taquineries et même les mauvais traitements de quelques-uns de ses camarades.

Malheureusement, sa piété subit une éclipse. Il lui manquait l'exemple et la sollicitude de ses parents et il était bien loin, d'autre part, de posséder une vie spirituelle assez forte pour résister à l'entraînement du milieu dans lequel il vivait. « J'étais encore, écrit-il, plus négligent qu'autrefois de mes devoirs, même dans ma conduite publique, et je commettais constamment des actes que je savais coupables bien qu'ils ne fussent pas coupables aux yeux du monde. Cependant, je continuais à lire la Bible et à dire mes prières matin et soir. Je pensais pouvoir être sauvé parce que je n'étais pas aussi mauvais que beaucoup d'autres, parce que j'aimais la religion et parce que je continuais à lire la Bible, à aller à l'église et à dire mes prières. »

C'est dans ces sentiments que Wesley entra, en juin 1720, au collège de Christ-Church, à Oxford,



CHARLES WESLEY
(1708-1788)

une semaine après son dix-septième anniversaire. Les cinq premières années de son séjour dans ce collège s'écoulèrent paisiblement, sans crise, sans souffrances, sauf celles qui lui vinrent d'une santé fragile et d'une situation financière souvent précaire. « C'était un étudiant distingué, admirable de logique dans les discussions, un jeune homme de sentiments délicats et nobles. » Il était « gai, enjoué, spirituel ».

L'année 1723 marque une date importante dans la vie de Wesley. Elle fut le point de départ d'une longue période de luttes intérieures, d'aspirations vers la sainteté, période qui n'aboutit à une conversion durable qu'en 1738. Cette crise d'âme fut déterminée en partie par une conversation que Wesley eut un soir avec le concierge de son collège. Wesley s'aperçut que cet homme était à peine vêtu et qu'il n'avait presque rien à manger ; or, malgré sa grande misère, il était débordant de reconnaissance envers Dieu. « Vous remerciez Dieu, lui dit Wesley, alors que vous n'avez rien pour vous couvrir, ni pour manger, ni pour vous coucher. Pourquoi donc encore le remerciez-vous ? » — « Je le loue, répondit l'humble chrétien, parce qu'il m'a donné la vie, parce qu'il m'a donné un cœur pour L'aimer et le désir de Le servir (1). » Wesley fut

(1) John TELFORD. *Vie populaire de Wesley* (en anglais), p. 20.

fortement impressionné par la piété de l'homme. Il se mit à rechercher cette joie intérieure qui lui manquait encore et se sentit peu poussé à consacrer sa vie à Dieu et à entrer dans le saint ministère. Il fit part de ses intentions à ses parents. Son père lui écrivit : « devait par-dessus tout, en devenant pasteur, avoir en vue la gloire de Dieu et le service de son Eglise pour l'édification de ses frères ». Mais ce fut surtout sa mère qui le comprit et qui encouragea tout en lui donnant de précieux conseils. « Mon cher Jacky, lui écrivait-elle, le 23 février 1725, le changement survenu dans vos positions m'a beaucoup fait réfléchir. Toujours pleine de confiance, j'espère que ce changement est l'œuvre du Saint-Esprit de Dieu... J'approuve la disposition de votre esprit et je pense que plus tôt vous serez diacre le mieux ce sera, parce que vous pourrez vous livrer avec une plus grande application à l'étude de la théologie pratique, qui, dans mon humble opinion, est la meilleure étude pour les candidats aux ordres... Je remets et commande ardemment à Dieu de vous garder de vous engager dans des études de peu d'importance en négligeant celles qui vous sont absolument nécessaires. Je ne vous donne pas de conseil que le Dieu tout-puissant vous dirige et vous bénisse (1) ! »

Wesley se mit à lire les ouvrages qui pouvaient

(1) M. LELIÈVRE. *John Wesley*, pp. 33-34.

guider et stimuler son zèle, entre autres l'*Imitation de Jésus-Christ* et les *Règles pour vivre et mourir saintement*, de Jérémie Taylor. Il dit de l'*Imitation* : « Quand je la lus, l'étendue et la nature de la religion du cœur m'apparurent sous un jour nouveau. Je compris qu'il ne me servirait à rien de donner ma vie à Dieu si je ne lui donnais mon cœur (1). » Au sujet des *Règles* de Taylor, il dit également : « En lisant quelques portions de ce livre, je fus extrêmement affecté, surtout par les passages qui traitent de la pureté d'intention. Je me décidai aussitôt à consacrer toute ma vie à Dieu, toutes mes pensées, mes paroles et mes actions (2). »

Wesley fut aussi fortement impressionné par la lecture de la *Perfection chrétienne* et du *Sérieux Appel*, de William Law. « Ces livres, dit-il, bien que j'en repoussasse certaines parties, me montrèrent la loi de Dieu dans sa hauteur, sa largeur et sa profondeur. Je criai à Dieu pour réclamer son secours, résolu, comme je ne l'avais jamais été auparavant, à ne pas mettre de retard à Lui obéir. J'étais persuadé que mes efforts incessants et intenses pour obéir à la loi tout entière, dans mes pensées comme dans mes actions, me rendraient agréable à Dieu (3). »

(1) *Œuvres de Wesley*, tome XI, p. 366.

(2) *Ibid.*, p. 367.

(3) *Ibid.*, tome I, p. 99.

Malgré ses efforts, malgré tous les exercices de piété auxquels il se livrait, Wesley reconnaissait lui-même qu'il ne possédait pas encore le vrai Christianisme. « J'ignorais complètement, dit-il, la nature et les conditions de la justification, la confondant souvent avec la sanctification. Mes idées sur le pardon des péchés étaient confuses et je croyais volontiers qu'il fallait ajourner la possession jusqu'à l'heure de la mort ou jusqu'au jour du jugement. Quant à la foi qui sauve j'en ignorais également la nature, croyant qu'elle n'était autre chose qu'une ferme adhésion à toutes les vérités contenues dans l'Ancien et le Nouveau Testament (1). »

L'ordination de diacre que Wesley reçut le 19 septembre 1725, des mains de l'évêque Potter, sa nomination, en mars 1726, comme professeur (agréé) du Lincoln College d'Oxford et la fragrance de deux ans qu'il fit auprès de son père, à Epworth et à Wroot (août 1727 à novembre 1729), furent pour lui l'occasion de nouvelles labours, de nouvelles résolutions, de nouveaux efforts pour servir Dieu. Mais ce fut surtout le départ de son retour au Collège de Lincoln comme répétiteur et modérateur que Wesley put développer sa vie religieuse et exercer une action de plus en plus féconde.

Dès son arrivée à Oxford, Wesley devint le chef d'une petite association que son frère Cha-

(1) *Œuvres de Wesley*, tome VIII, p. 111.

venait d'y fonder. Cette association groupait un certain nombre d'étudiants et de professeurs qui se réunissaient tous les soirs pour s'encourager mutuellement aux bonnes œuvres et à la prière. « On appelait ces réunions, par dérision, le « Club des saints » (*The Holy Club*) et leurs membres reçurent le sobriquet de *Méthodistes*, à cause de la régularité et de l'esprit de méthode qu'ils apportaient dans leurs pratiques religieuses (1). » Sous la direction de Wesley, ces jeunes gens se mirent à visiter les pauvres, les malades, les prisonniers. Ils s'appliquèrent aussi à observer toutes les règles de l'Eglise anglicane et poussèrent le zèle jusqu'à tomber dans un ritualisme exagéré en même temps que, sous l'influence de certains écrivains allemands et français, ils se laissaient aller à un mysticisme nuageux et débilisant. Wesley et ses amis avaient grandement besoin d'arriver à une conversion authentique pour éviter le double piège du ritualisme et du mysticisme, pour devenir des évangélistes, pour faire du Club des saints un Club d'apôtres.

Voyage en Géorgie. Conversion

Le zèle missionnaire de Wesley, son désir ardent de servir l'humanité, devenaient de jour en jour plus intenses. Il cherchait les occasions

(1) M. LELIÈVRE. *John Wesley*, p. 46.

de se rendre utile à son maître. Aussi accepta-t-il volontiers l'offre qui lui fut faite d'aller en Géorgie comme missionnaire. La Géorgie, entre la Caroline du Sud et la Floride, l'Amérique du Nord, était une colonie nouvellement fondée par un philanthrope, Oglethorpe.

Wesley s'embarqua le 14 octobre 1735 avec son frère Charles et deux de leurs amis, membres du Club des Saints, Benjamin Ingham et Charles Delamotte. Au cours de la traversée qui fut très souvent périlleuse, Wesley eut de nombreuses occasions de s'entretenir avec un groupe de chrétiens moraves et d'admirer leur profonde piété, leur calme en face du danger. Arrivé en Géorgie, Wesley continua à fréquenter les Moraves, en particulier le pasteur Spangenberg. Comme il lui demandait des conseils sur l'œuvre qu'il allait entreprendre, Spangenberg lui dit : « Mon frère, avant toutes choses, je vous poserai une ou deux questions. Possédez-vous en vous-même le témoignage de Dieu ? L'Esprit de Dieu rend-il témoignage à votre esprit ? Vous êtes enfant de Dieu ? » Ces questions et d'autres du même genre produisirent une impression profonde sur Wesley mais ne suffirent malheureusement à le détourner de la tentation ritualiste qu'il affectionnait tant et qui, tout en retardant l'heure de sa conversion, fut pour lui l'occasion d'erreurs fort graves dans son action de missionnaire.

Wesley obtint tout d'abord un grand succès comme prédicateur, comme pasteur, comme philanthrope, mais on le trouva bientôt trop rigoriste, trop intolérant. « Il refusait de baptiser autrement que par immersion et ne reconnaissait pas la validité du baptême administré par un pasteur n'ayant pas reçu l'ordination épiscopale. Il repoussait de la Table Sainte, pour la même raison, ceux dont le baptême ne lui paraissait pas valable (1) ». Il eut plusieurs démêlés avec des personnages influents de la colonie. Sa situation finit par devenir intolérable. Il eut la sagesse de se rendre compte que son œuvre était finie et il s'embarqua pour l'Angleterre en 1737.

Malgré cet échec, le séjour de Wesley en Géorgie n'avait pas été inutile pour lui. Il lui avait permis de constater son impuissance à sauver les hommes et à se sauver lui-même. Il avait appris à se connaître et à rechercher avec plus d'ardeur que jamais la grâce qui lui manquait encore. « J'ai été en Amérique, écrivait-il, pour convertir des Indiens; mais oh! qui me convertira moi-même? qui me délivrera de mon mauvais cœur incrédule? Ma religion est une belle religion d'été, je puis en parler, je puis même y croire tant que le danger est loin; mais dès que la mort me regarde en face, alors mon esprit se trouble (2). » Ce profond sentiment

(1) M. LELIÈVRE. *John Wesley*, p. 66.

(2) *Œuvres de Wesley*, tome I, p. 74.

de son indignité et de sa faiblesse préparant le cœur de Wesley à l'acte de foi, d'abandonner entre les mains de Dieu qui devait, bientôt de son arrivée en Angleterre, transformer sa vie.

Dès qu'il fut à Londres, Wesley rechercha la société des Moraves qu'il savait capables de lui venir en aide en cette heure de crise spirituelle. Dieu mit sur son chemin un chrétien d'élite, le pasteur morave Pierre Böhler qui, lui aussi, venait d'arriver à Londres. Les entretiens que Wesley eut avec Böhler achevèrent de lui faire saisir et prendre ce qu'était la foi vivante, source de vie et de paix, la « confiance ferme que l'âme a en Dieu », par laquelle une transformation surnaturelle et profonde peut se produire dans une âme humaine. « Je me décidai, dit-il, à chercher la grâce sans relâche, en renonçant absolument à toute confiance, totale ou partielle, en mes œuvres ou en ma justice propre, unique fondement de mes espérances jusqu'à ce jour (1) ».

Enfin, le mercredi 24 mai 1738, quatre jours après son retour d'Amérique, Wesley acquiesça à cette grâce dans un élan de foi humble et joyeux. Il donne, dans son journal, un récit détaillé de cette journée mémorable.

« Vers 5 heures du matin, j'ouvris mon nouveau Testament à ces paroles : « Nous avons fait de grandes et précieuses promesses, afin que par leurs moyens, nous devenions partici-

(1) *Œuvres de Wesley*, tome I, p. 97.

« de la nature divine » (2 Pier., I, 4.) Au moment
« de sortir, je tombai sur ces mots : « Tu n'es pas
« loin du royaume de Dieu. » Dans l'après-midi,
on m'invita à aller à la cathédrale de Saint-Paul.
L'antienne était : « O Éternel ! je t'invoque du
« fond de l'abîme ; Seigneur, écoute ma voix ! que
« tes oreilles soient attentives à la voix de mes
« supplications ! O Éternel ! si tu considères les
« iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsistera ?
« Mais le pardon se trouve auprès de toi afin qu'or
« te craigne. Israël, attends-toi à l'Éternel ; car la
« miséricorde est avec l'Éternel, et la rédemption
« se trouve auprès de Lui. Et Lui-même rachè-
« tera Israël de toutes ses iniquités. »

« Dans la soirée, je me rendis à contre-cœur à
une petite réunion dans Aldersgate Street, où
j'entendis lire l'introduction de Luther à l'épître
aux Romains. Vers 9 heures moins un quart, en
entendant la description qu'il fait du changement
que Dieu opère dans le cœur par la foi en Christ,
je sentis que mon cœur se réchauffait étrange-
ment. Je sentis que je me confiais en Christ, en
Christ seul, pour mon salut ; et je reçus l'assurance
qu'il avait ôté mes péchés et qu'il me sauvait de
la loi du péché et de la mort.

« Je me mis alors à prier de toutes mes forces
pour ceux qui m'avaient le plus outragé et persé-
cuté. Puis je rendis témoignage ouvertement,
devant les personnes présentes, de ce que j'éprou-
vais en mon cœur pour la première fois. L'ennemi
me suggéra bientôt : « Ceci ne peut être la foi ;

« car où est ta joie ? » Mais j'appris bientôt que la paix et la victoire sur le péché sont étroitement liées à la foi au Chef de notre salut, il n'y a pas ainsi de ces transports de joie qui l'accompagnent ordinairement, surtout chez ceux qui ont passé par une angoisse profonde ; Dieu ne sert de dispenser ou de refuser ces transports de joie selon son bon plaisir (1). »

Débuts de l'Œuvre.

La conversion de Wesley transforma complètement sa vie. Elle le mit en possession de la force, de cette joie, de cette liberté intérieure après laquelle il soupirait depuis si longtemps. L'âme missionnaire de Wesley brûla aussi à communiquer à d'autres âmes la bonne nouvelle du salut par la foi, de la vie selon Christ, de la communion avec Christ. Mais, avant de se livrer à l'évangélisation qui l'attirait d'une manière irrésistible, il voulut affermir sa vie intérieure, voir de près des chrétiens authentiques capables de le guider et de le stimuler. Il se tourna tout naturellement aux frères moraves auxquels il était déjà si redevable. Il résolut de visiter leur communauté en Allemagne. Il partit donc avec quelques amis et, après un

(1) *Œuvres de Wesley*, tome I, p. 103.

voyage, il arriva, le 1^{er} août 1738, à Herrnhut. Il put s'entretenir à plusieurs reprises avec Zinzendorf et Christian David ainsi qu'avec un grand nombre de frères qui l'impressionnèrent vivement par leur piété profonde, sérieuse, aimante. « Dieu m'a accordé à la fin le désir de mon cœur, écrivit-il à son frère Samuel. Je suis avec une Eglise dont la bourgeoisie est dans les cieux, qui possède l'esprit qui était en Christ et qui marche comme il a marché lui-même..... Oh ! quelle chose élevée et sainte est le christianisme ! et combien un tel christianisme diffère de celui qui usurpe ordinairement ce nom, bien à tort sans doute, puisqu'il ne purifie pas le cœur et ne renouvelle pas la vie à l'image de notre Rédempteur (1) ! »

A peine de retour à Londres (septembre 1738) Wesley se rattacha, ainsi que son frère Charles, à la Société morave de Fetter-Lane et prit une part active à ses travaux. Mais il avait soif d'étendre son activité au delà de ce cercle étroit. Il voulait parler au peuple. Il crut l'atteindre dans les églises anglicanes, mais ces églises lui furent fermées les unes après les autres à cause du caractère simple, agressif, vraiment évangélique de sa prédication.

Wesley ne se laissa pas décourager. Il avait la certitude que Dieu ne tarderait pas à lui ouvrir des portes. Cette conviction était partagée par

(1). *Oeuvres de Wesley*, tome III, p. 31.



GEORGE WHITEFIELD
(1714-1770)

son frère Charles et par Whitfield qui venait, lui aussi, de revenir d'Amérique. Les deux Wesley et Whitfield, ainsi que quelques amis, eurent le sentiment bien net, au cours d'une réunion solennelle au début de l'année 1739, « que Dieu était sur le point de faire de grandes choses au milieu d'eux ». Leur attente ne fut pas déçue.

Dès le 17 février, Whitfield, qui se voyait lui aussi refuser les chaires anglicanes, fut amené à prêcher en plein air aux mineurs de Kingswood. Son succès fut immense. « A sa seconde visite, il eut deux mille auditeurs, de quatre à cinq mille à la troisième, et ces chiffres s'élevèrent bientôt à dix, quinze et vingt mille (1). » Il eut le même succès à Bristol. Pressé de retourner en Amérique, il appela à son aide Wesley qui fut tout d'abord effrayé à la pensée de parler à la foule. « Je ne pouvais pas, dit-il, me faire d'abord à cette étrange idée de prêcher dans les champs, ayant été jusqu'alors attaché avec une si grande ténacité au décorum et à l'ordre, que le salut des âmes m'aurait semblé presque un péché, accompli ailleurs qu'à l'église (2). » Mais l'appel de Dieu était irrésistible. Dès le 2 avril, Wesley prêcha à trois mille personnes dans une prairie voisine de Bristol. « A partir de ce moment le réveil du XVIII^e siècle avait trouvé sa voie, celle où Dieu lui réservait de magnifiques succès. En quittant

(1) M. LELIÈVRE, *John Wesley*, p. 88.

(2) *Journal de Wesley*, 31 mars 1739.

la chaire des églises officielles pour se faire une tribune de la borne de la rue, la prédication chrétienne allait perdre ce qu'elle avait de spontanéité et d'apprêt, pour parler au peuple la langue du peuple (1). »

« Appelé à continuer à Bristol l'œuvre de son ami, Wesley s'y consacra avec toute son énergie et sut la compléter en rapprochant, dans le cadre d'une organisation fort simple, les diverses personnes déjà réunies. Il forma des sociétés sur le modèle de celles de Londres. Ce furent les premières qu'il organisa personnellement lui-même, et on peut les considérer comme le point de départ des classes méthodistes, qu'elles ne portassent pas encore ce nom. En quels termes Wesley en parle dans son journal à la date du 4 avril 1739 : « Ce soir, trois sociétés ont pris la résolution de se réunir toutes les semaines dans le même but que les autres à Londres, c'est-à-dire « pour se confesser les uns aux autres et pour prier les uns pour les autres ». Personne ne prétend que ce moyen de grâces ne soit pas, au moins dans son essence, commandé par Dieu, à moins qu'on n'affirme avec Luther que l'épître de Jacques est une épître de paille (2). »

Le succès de Wesley à Bristol fut tel qu'il décida à y construire une chapelle qui fut

(1) M. LELIEVRE. *John Wesley*, p. 89.

(2) *Ibid.*, pp. 89-90.

gurée le 12 mai 1739. « Ce fut la première chapelle méthodiste élevée dans le monde: » Wesley ne borna pas son activité à Bristol; il prêcha l'Evangile dans les villes et les villages des alentours et partout il put réunir d'immenses auditoires qui recevaient son message avec joie. De nombreuses conversions se produisirent, Quelques-unes furent accompagnées de phénomènes étranges, de troubles nerveux qui firent accuser Wesley d'être un hypnotiseur dangereux. Reproche absolument immérité car Wesley cherchait plutôt à réprimer ces manifestations désordonnées qu'à les provoquer. Il ne visait pas à frapper les nerfs de ses auditeurs mais bien plutôt leur conscience et leur raison. Ce qu'il voulait par-dessus tout c'était le salut des âmes, la transformation des caractères sous l'influence de l'Esprit-Saint. Tels étaient les effets de sa prédication, comme de celle de son frère Charles et de Whitefield à Londres. Aussi pouvait-il écrire à son frère Samuel qui critiquait sévèrement le mouvement naissant: « Le sujet qui nous divise se réduit à une question de fait. Vous niez que Dieu produise de pareils effets. Moi je l'affirme, et cela parce que je l'ai entendu de mes oreilles et vu de mes yeux. J'ai vu (autant que de pareilles choses se voient) beaucoup de personnes changées en un moment, passer d'un esprit de crainte, d'horreur et de désespoir à un esprit d'amour, de joie et de paix, et échanger les impurs désirs qui les avaient dominés contre le pur désir de faire la

volonté de Dieu. Je pourrais vous mentionner un lion devenu agneau, l'ivrogne devenu pur, l'impur ayant appris à « avoir en horreur le vêtement souillé par la chair ». Ces sont mes arguments vivants. »

Ces arguments, malgré leur éloquence, ne faisaient pas à convaincre un grand nombre de pasteurs esclaves de leurs préjugés ecclésiastiques et surtout de leur torpeur spirituelle. Loin de les convaincre ils les exaspéraient. Plus le réveil s'étendait, plus les foules étaient gagnées par le message des jeunes apôtres, et plus le clergé s'efforçait d'entraver un mouvement qu'il sentait dangereux pour lui. Il n'était pas rare d'entendre des sermons prêchés contre le réveil. Plusieurs fois des pasteurs avaient eu le triste courage d'exciter eux-mêmes la populace contre les évangélistes et de devenir chefs d'émeutes. Des évêques allèrent jusqu'à faire comparaître devant eux Charles et John Wesley. Tel l'évêque de Bristol qui dit à Wesley : « Monsieur, vous n'avez rien à faire ici, vous n'avez pas le droit de prêcher dans mon diocèse. En conséquence, je vous ordonne de le cesser sans retard. » Wesley lui répondit avec calme : « Monseigneur, mon affaire en ce moment est d'y faire tout le bien que je puis. Aussi je suis obligé de demeurer là où il me semble qu'il y a la plus grande somme de bien à faire. Je crois pour le moment que c'est ici même où je puis être de quelque utilité : par consé-

j'y reste (1). » Wesley n'avait pas l'âme d'un révolutionnaire, mais il était de ceux qui mettent la volonté de Dieu au-dessus de celle des hommes. Dans une lettre à des amis il écrit : « Jugez vous-mêmes s'il est juste d'obéir à l'homme plutôt qu'à Dieu ? Je considère le monde entier comme ma paroisse, par où je veux dire que, en quelque part du monde que je me trouve, je considère que c'est mon droit et mon droit strict d'annoncer à tous ceux qui veulent m'entendre la bonne nouvelle du salut (2). »

C'est parce que Wesley eut la hardiesse qui animait les premiers apôtres, c'est parce qu'il sut n'écouter que la voix de son Maître, malgré les menaces et les persécutions, qu'il devint le grand réformateur anglais du XVIII^e siècle.

*
* *

Nous allons maintenant suivre le vaillant missionnaire dans ses travaux, dans ses luttes, dans ses épreuves, dans ses succès. Jusqu'à la fin de sa vie il restera ce qu'il était en 1739, le chrétien d'élite, l'évangéliste infatigable, l'organisateur émérite. Il verra son œuvre se développer d'année en année et sortir victorieuse de tous les assauts qu'elle aura à subir. Sa vie va se dérouler har-

(1) *Œuvres de Wesley*, tome XIII, p. 499.

(2) TYERMAN. *Life and Times of Wesley*, tome I, p. 235.

monieuse et paisible, malgré toutes les dif-
toutes les douleurs dont elle sera traversée
ne pourrons micux faire que de lui appliqu
magnifique déclaration des Ecritures : « l
tier des justes est comme la lumière brill
matin, dont l'éclat va croissant jusqu'à ce
jour soit dans sa splendeur. » (*Proverbes*,

LE MÉTHODISME DE 1740 A LA MORT DE WESLEY

I. — Les Obstacles.

Dès le début l'œuvre de Wesley se heurta à des dangers redoutables que l'on peut résumer en deux mots : schismes et persécutions.

A. — SCHISMES.

Wesley fut obligé de se séparer de la communauté morave à laquelle il était rattaché depuis sa conversion. Un Alsacien, du nom de Molther, avait répandu au sein de cette communauté un quiétisme antinomien auquel Wesley eut la sagesse de s'opposer. Molther prétendait entre autres choses que « dès qu'un homme croit, il n'est plus obligé de prier, de lire l'Écriture ou de communier, mais qu'il peut user de ces choses ou s'en abstenir, suivant que son cœur l'y pousse... et qu'une personne qui n'a pas encore la foi et dont le cœur n'est pas purifié n'a nul besoin de ce qu'on appelle à tort des moyens de grâce (1) ».

(1) *Journal de Wesley*, 22 juin 1740.

Ce ne fut pas sans regret que Wesley quitta ces frères auxquels il devait tant et qu'il aimait. Mais nous ne pouvons que bénir Dieu de ce qu'il sut rester fidèle à l'enseignement évangélique et proclamer que la vraie foi, loin d'être une œuvre de rêverie passive et stérile, est faite de vie et d'obéissance.

Une nouvelle épreuve, plus vive encore, attendait Wesley. Il eut, peu après, à se séparer de son ami Whitefield qui avait adopté les doctrines de Calvin sur la prédestination. Dans une lettre qu'il publia en réponse au sermon de Whitefield sur la *Libre grâce*, Whitefield écrivait : « Je connais franchement que je crois à la doctrine de la réprobation, en ce sens que Dieu ne donne la grâce salutaire, en Jésus-Christ, qu'à un certain nombre d'hommes ; et que le reste de l'humanité étant, après la chute d'Adam, éternellement abandonné de Dieu au péché, devra, à la fin, souffrir la mort éternelle, qui est le juste châtiment du péché (1). » Wesley ne pouvait accepter cette conception qui lui paraissait, avec raison, en opposition absolue avec les déclarations bibliques. Il croyait de toute son âme à l'amour de Dieu pour tous les hommes et à la possibilité de tous d'être sauvés.

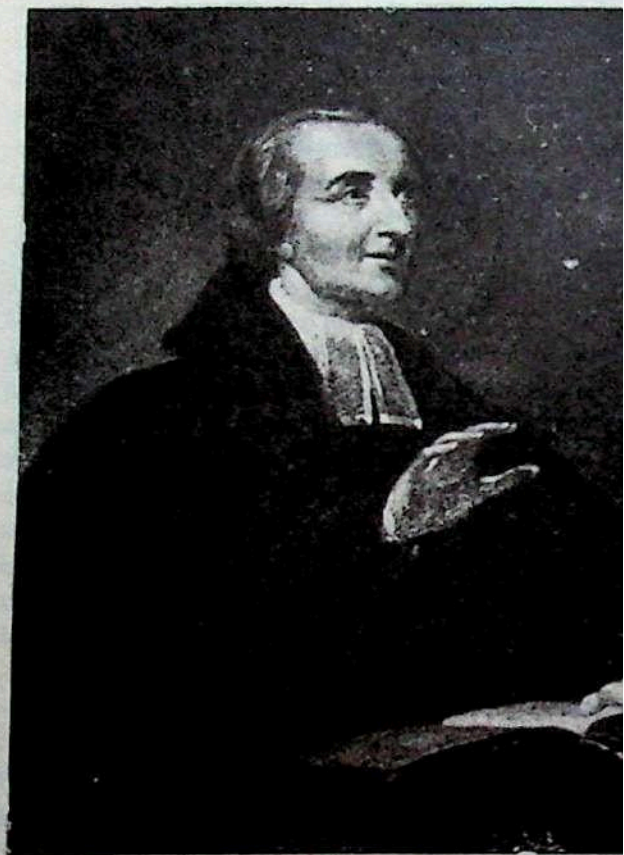
Malgré les efforts des deux amis pour continuer leur collaboration, il devint bientôt évident que la rupture s'imposait. Les partisans de Whitefield

(1) TYERMAN. *Life of Whitefield*, tome I, p. 436.

constituèrent en Eglise indépendante et formèrent la branche calviniste du Méthodisme, qui existe encore aujourd'hui, surtout dans le pays de Galles. Nous sommes heureux de pouvoir dire que, malgré ce schisme qui, somme toute, fut nécessaire et salutaire, l'amitié de Wesley et de Whitefield ne se démentit jamais.

B. — PERSÉCUTIONS.

L'œuvre naissante n'eut pas seulement à souffrir des schismes. Elle fut aussi en butte à de terribles persécutions. Bien des fois la vie des courageux missionnaires fut en danger. La population, excitée souvent par certains membres du clergé anglican, s'ameutait contre eux et se laissait aller aux pires excès. Dans ces circonstances tragiques, Wesley était toujours admirable de calme, de courage, de compassion. Il exerçait sur les foules un ascendant extraordinaire. A Bolton par exemple, la porte d'une maison où Wesley logeait fut forcée par les assaillants qui voulaient tuer le prédicateur. « Wesley sortit sans s'inquiéter des menaces et monta sur une chaise pour parler à ces forcenés. » Aussitôt leur colère s'apaisa. « Le plus grand calme, écrit-il dans son journal, régnait au milieu de ces gens, tout à l'heure si turbulents. Je me sentis le cœur plein d'amour, les yeux pleins de larmes et la bouche pleine d'arguments. Mes auditeurs furent d'abord



JEAN-GUILLAUME DE LA FLECHERE
Né à Nyon (Suisse) le 12 septembre 1729
Mort à Madeley (Angleterre) le 14 août 1788

étonnés, puis confus, puis enfin attendris; ils dévoraient chacune de mes paroles. Quel changement que celui-là! » (1).

A Londres, les mauvaises passions de la multitude éclataient plus librement. Un jour que Wesley prêchait dans un lieu public, appelé les Grands-Jardins, il fut interrompu par une troupe de mauvais sujets qui essayèrent de disperser la réunion en lançant au milieu d'elle un troupeau de bœufs. Bientôt même l'assemblée fut assaillie par une grêle de pierres, et l'une d'elles atteignit le prédicateur entre les deux yeux. Le sang qui coulait en abondance de cette blessure l'aveuglait presque; mais, sans se laisser troubler, il l'épancha et continua à parler, donnant ainsi à ses auditeurs l'exemple du courage. « J'ai compris, écrivait-il à cette occasion dans son journal, quelle bénédiction Dieu nous accorde quand il nous permet, à un degré quelconque, de souffrir pour l'amour de son nom (2). »

« A Walsall, la foule l'entraîna d'un bout de la ville à l'autre et la cohue était telle qu'une femme, en passant sur un pont, fut précipitée dans la rivière. Le long d'une rue en pente, rendue plus glissante par la pluie qui tombait, Wesley faillit à diverses reprises être renversé sous les pieds de la populace qui le poussait en avant; un seul faux pas lui eût été fatal. Ses per-

(1) *Journal de Wesley*, 18 octobre 1749.

(2) *Ibid.*, 26 janvier 1742.

sécuteurs mirent ses habits en lambeaux. Quelques-uns le frappèrent si violemment qu'il eut la bouche ensanglantée, et un forcené même de l'atteindre à la tête avec un bâton qui l'eût tué sur place, si une main détournée le coup. Pendant tout ce temps, Wesley conservait son sang-froid et priait à haute voix pour ses persécuteurs. A la fin sa douce force d'âme ébranlèrent la détermination de ceux qui l'entouraient. Le chef de la populace, célèbre, eut quelques remords de sa lâcheté et dit à Wesley : « Monsieur, je vais exposer ma vie pour vous ; suivez-moi, et personne ne vous chera à un seul de vos cheveux. » Cette détermination fut d'un bon exemple ; l'ivresse de la foule calma peu à peu, et bientôt un parti nombreux prit la défense du prédicateur, qui put s'en aller à la faveur des ténèbres. Son frère, qui le suivait peu après, dit de lui : « Avec ses vêtements déchirés, il me fit l'effet d'un vaillant soldat. »

Jamais Wesley n'eut peur de la fureur de la populace, ni des anathèmes du clergé, ni des menaces des magistrats. Aucune opposition ne l'arrêta dans sa marche infatigable. Bien que les obstacles, les difficultés, les troubles lui étaient une occasion de prêcher la Bonne Nouvelle. Il se trouvait en tout rassemblement un auditoire, en tout lieu un placement une chaire. Comme l'apôtre il p

(1) Cité par M. LELIÈVRE. (*John Wesley*, pp. 152-

dire : « Malheur à moi si je n'évangélise ». Comme l'apôtre il avait appris à évangéliser « en temps et hors de temps ».

Les collaborateurs de Wesley, son frère Charles en particulier, ainsi que beaucoup de méthodistes, furent eux aussi en butte à des persécutions parfois redoutables. Mais, comme Wesley, ils surent rester fermes et fidèles, de sorte que, pour le Méthodisme, comme pour tous les mouvements de Réforme, les desseins de Satan se trouvèrent confondus. Malgré tous les obstacles qu'il rencontra sur sa route le Méthodisme ne cessa de progresser en nombre et en influence. L'œuvre de Wesley était bâtie sur le roc.

II. — Les Progrès.

A. — L'ORGANISATION.

Pour comprendre la rapidité avec laquelle le Méthodisme se répandit en Angleterre il faut tenir compte de la sagesse avec laquelle Wesley sut tirer parti des indications providentielles dans l'organisation de son œuvre.

1° *Les classes.*

C'est ainsi qu'il groupa les nouveaux convertis en classes, qu'il plaça sous la direction d'un

conducteur ou d'une conductrice chargée de veiller le plus possible à la vie spirituelle des membres.

2° *Les prédicateurs laïques.*

C'est ainsi surtout qu'il s'entoura dès l'origine de prédicateurs laïques qui devinrent la colonne ouvrière de toute l'Eglise. Wesley avait eu beaucoup de peine à accepter leur collaboration. Quand il apprit que Thomas Maxfield, de Londres, se mettait à prêcher, il en avait tout d'abord eu la crainte et même du mécontentement. Mais sur les sages conseils de sa mère, il permit à Maxfield de prêcher et s'était écrié : « C'est un bon gendre ! Qu'il fasse ce qui lui semble bon, Dieu l'a fait pour lui. » Il avait compris que Dieu lui donnait en Maxfield un homme et en tant d'autres qui étaient prêts à suivre son exemple, les collaborateurs qui lui manquaient jusqu'alors. Il se mit dès lors à encourager ceux qui, dans les sociétés déjà formées, possédaient les qualités nécessaires pour la prédication. Il leur fournit des livres ; il s'intéressa à leur développement intellectuel et spirituel ; il les groupa, les surveilla et constitua ainsi peu à peu une armée disciplinée, organisée, composée d'hommes remplis de foi et du Saint-Esprit, qui sans recevoir aucun salaire, et tout en se livrant à leurs occupations habituelles, furent des évangélistes puissants par leurs paroles et en œuvres. Il est impossible d'exagérer la grandeur de l'œuvre accomplie par les

cateurs laïques au sein du Méthodisme. Plusieurs d'entre eux furent véritablement des saints et des apôtres et devinrent entre les mains de Dieu les instruments de magnifiques mouvements de réveil.

Ces deux institutions de la classe et des prédicateurs laïques contribuèrent de plus en plus aux progrès et à l'affermissement de l'œuvre de Wesley. Grâce à elles les âmes nouvellement nées à la vie divine étaient encouragées, soutenues par la communion fraternelle ; elles étaient en même temps excitées au travail, au témoignage, à l'activité chrétienne sous toutes ses formes. Wesley ne se contentait pas d'évangéliser, il voulait faire une œuvre profonde, durable. Il visait à établir partout des foyers ardents de vie spirituelle qui devaient allumer d'autres foyers.

3^e La Conférence.

Il cherchait aussi à donner de l'unité à son œuvre. Certes, il ne voulait pas se séparer de l'Eglise anglicane à laquelle il resta attaché jusqu'à la fin de sa vie. Mais il se rendit compte bien vite que toutes les sociétés méthodistes, qui ne cessaient de se multiplier par tout le royaume, devaient être unies les unes aux autres par une organisation commune, indépendante du clergé anglican. Dès 1744 il convoqua la conférence qui devait être cet organe centralisateur et directeur

et qui devint de plus en plus l'âme du méth tout entier. Cette première conférence, q vrit le 25 juin 1744, à Londres, comprenai les deux frères Wesley, quatre ministre cans favorables au mouvement et quatre cateurs laïques. Elle se donna pour tâ répondre à ces trois questions : « Que enseigner? Comment enseigner? Comment la doctrine, la discipline, la pratique? » de ses premières résolutions fut la sui « Nous désirons que toutes choses soien dérées comme en la présence immédiate d nous désirons nous réunir avec un œil si comme de petits enfants qui ont tout à app nous voulons que chaque sujet puisse être miné à fond, que chacun dise librement c sur le cœur et que toutes les questions pr puissent être pleinement débattues (1). »

B. — ETAT DE L'ŒUVRE EN 1744.

Cette conférence marqua une date très tante dans l'histoire du méthodisme. Elle un nouvel élan à une œuvre pleine de pro. Déjà les principales régions de l'Ang avaient été parcourues par Wesley et se depuis Newcastle, dans le Nord, jusqu'

(1) Georges SMITH. *Hist. of Wesleyan Methodism* tome I, p. 211.

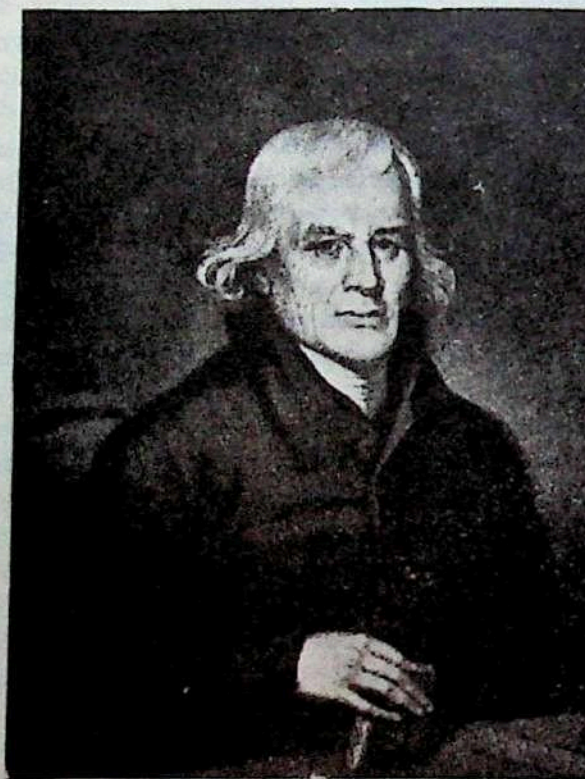
Land's End, à l'extrémité sud du Cornouailles; Londres, Bristol et Newcastle étaient les centres du mouvement. Il y avait une cinquantaine de prédicateurs itinérants et quelques milliers de membres. Mais surtout un souffle nouveau avait passé sur les multitudes; des transformations profondes s'étaient produites; une piété faite de joie, de courage, d'amour était apparue là où ne régnait autrefois que la mort. Le méthodisme commençait à s'imposer par l'excellence de son enseignement, et surtout par les miracles de régénération morale dont il fut l'instrument. Voici un incident typique qui montre l'influence bienfaisante que le méthodisme exerçait sur ceux qu'il atteignait :

« Pendant un séjour à Epworth, Wesley apprit d'un juge de paix de ce district, excellent homme à tous égards, que ses voisins, irrités contre « les nouveaux hérétiques », lui en avaient amené une charrette toute pleine, afin qu'il instruisît leur procès. Avec le plus grand sérieux, le magistrat demanda quel était leur crime. Tous gardèrent le silence, en se regardant, car ils avaient oublié ce point. A la fin, l'un dit :

« — Ces gens-là prétendent être meilleurs que « les autres, et puis ils prient du matin au soir.

« — Est-ce là tout ce qu'ils ont fait? » demanda le juge.

« — Oui, monsieur, répondit un vieillard, et, « n'en déplaise à Votre Seigneurie, ils ont aussi « converti ma femme. Avant d'aller avec eux, elle



FRANCIS ASBURY
Premier évêque de l'Eglise méthodiste des Etats

« grondait toujours et maintenant elle est aussi douce qu'un agneau.

« — Emmenez-les, reprit le magistrat en souriant, et puissent-ils convertir toutes les femmes querelleuses du pays (1)! »

C. — DE 1744 A 1791. PROGRÈS NUMÉRIQUE ET SPIRITUEL.

Quand on étudie l'histoire du méthodisme depuis 1744 jusqu'à la mort de Wesley on est frappé de voir combien l'œuvre de réveil n'a cessé de se développer numériquement et spirituellement. D'année en année le cercle de l'activité des missionnaires s'élargit, des sociétés nouvelles se forment. Et en même temps l'influence exercée par le méthodisme devient plus profonde. Malgré certaines défaillances, malgré les luttes intestines, le méthodisme se révèle toujours davantage comme un foyer intense de témoignage et de vie.

Fidèle à sa devise : « Le monde est ma paroisse », Wesley cherche à évangéliser tout le Royaume-Uni. De 1747 à 1750 le méthodisme s'introduit en Irlande où, malgré de terribles persécutions, de nombreuses églises se fondent. A partir de 1750 les progrès deviennent plus rapides encore.

(1) *Journal de Wesley*, 9 juin 1742.

Mais Wesley ne peut limiter son activité à son pays. Il voudrait pouvoir gagner l'Amérique tout entière à Jésus-Christ. Il pense en particulier à cette Amérique où lui-même a déjà travaillé pour le Seigneur. Aussi avec quelle joie répond-il à l'appel pressant des sociétés qui, grâce au zèle de quelques émigrants Irlandais, s'étaient fondées dans l'Amérique du Nord. Avec quelle sollicitude il veille au développement, à leur organisation, à l'envoi des hommes remplis de foi et d'Esprit!

Jusqu'à son extrême vieillesse, Wesley continue de voyager pour prêcher, pour stimuler les sociétés, pour entreprendre des œuvres nouvelles. Peu de temps avant sa mort, il va à Amsterdam prises en Hollande; il visite les Iles de la mer du Nord et cherche à poser les bases d'une mission en France.

Mais jamais il ne se contente de succès officiels. Ce qu'il veut par-dessus tout, c'est la formation de caractères chrétiens, d'âmes vivantes à l'image de Jésus. Pour Wesley et ses collaborateurs, le méthodisme est avant tout le christianisme pris au sérieux, un retour au christianisme primitif. Aussi veille-t-il sans cesse au développement spirituel des sociétés. Il les surveille sans cesse à la vigilance, à la consécration, à la générosité, à la charité. Il s'applique à donner comme chefs des hommes de Dieu, vêtus de hardiesse et d'amour. Une de ses

grandes joies fut d'assister au magnifique réveil qui se produisit de 1760 à 1770. « Ce fut alors, écrit-il, que commença cette œuvre glorieuse de sanctification que nous attendions depuis vingt ans. Elle se répandit successivement, d'abord sur divers points du Yorkshire, ensuite à Londres, puis dans divers lieux de l'Angleterre, puis à Dublin, à Limerick et dans tout le sud et l'ouest de l'Irlande. Et partout où cette œuvre de sanctification se propageait, l'œuvre générale du Seigneur s'étendait aussi dans toutes ses parties (1). » -

A la fin de 1763, Wesley pouvait écrire dans son journal : « Je m'arrête ici pour jeter un coup d'œil sur les événements de ces derniers temps. Avant que Thomas Walsh eût quitté l'Angleterre, Dieu commença cette grande œuvre qui s'est continuée toujours depuis ce moment, sans interruption notable. Pendant tout ce temps, un grand nombre d'âmes ont été convaincues de péché, beaucoup ont été justifiées et ont retrouvé la grâce de Dieu qu'elles avaient perdue. Mais l'œuvre spéciale de cette époque a été ce que saint Paul appelle le « perfectionnement des saints ». Beaucoup de personnes à Londres, à Bristol, à York et dans diverses parties de l'Angleterre et de l'Irlande, ont éprouvé un changement si profond et si radical que l'idée même ne leur en était jamais entrée dans l'esprit auparavant. A la suite d'une conviction profonde de leur péché intérieur et de

(1) *Œuvres de Wesley*, tome XIII, p. 350.

leur déchéance totale devant Dieu, elle tellement remplies de foi et d'amour (moment dans un instant) que le péché a cédé qu'elles se sont trouvées depuis ce moment libérées de l'orgueil, de la colère, de l'incrédulité. Elles ont pu se réjouir de plus, prier sans cesse et rendre grâce de tout. Qu'on appelle cela ou la destruction ou la suspension du péché, peu importe ; c'est l'œuvre glorieuse de Dieu, tellement glorieuse soit qu'on en considère la profondeur, soit qu'on en considère l'étendue, il faut reconnaître que nous n'avons rien vu de pareil dans l'histoire (1). »

Tout ne fut pas pur dans ce mouvement qui faillit parfois être compromis par certaines tendances, tel George Bell que Wesley fut exclu de la société de Londres. Mais il reste pas moins vrai que dans l'ensemble c'était vraiment une Pentecôte, un « temps d'effusion » qui orienta d'une manière définitive le méthodisme dans la voie que Wesley voulait lui voir suivre. Wesley considérait, en effet, que la doctrine de la perfection chrétienne était le « grand dépôt que Dieu avait confié aux méthodistes et que leur mission spéciale était de former un parti religieux, mais de réaliser la sainteté dans le pays (2) ».

(1) *Journal de Wesley*, 15 décembre 1763.

(2) *Œuvres de Wesley*, tome XIII, p. 350.

D. — LES SOUFFRANCES DE WESLEY.

En même temps que l'œuvre se développait de toutes manières, celui qui en était l'âme ne cessait de rendre plus intenses son activité et sa piété. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de son zèle infatigable, toujours à l'affût de nouvelles occasions de service, ou de la beauté de son caractère, toujours pénétré de l'esprit du Maître. Ce fut une grande bénédiction pour le méthodisme d'avoir pendant si longtemps à sa tête un homme de Dieu aussi accompli.

Il serait intéressant d'étudier les moyens dont le Maître se servit pour former son serviteur, pour le diriger, pour le sanctifier. Nous n'étonnerons personne en disant que la souffrance joua un grand rôle dans la vie du réformateur. Wesley eut bien des croix à porter. Bien des fois son cœur fut meurtri. Il eut la tristesse de perdre sa mère (1) qui avait toujours été pour lui un appui fidèle, un conseiller plein de sagesse. Il vit les uns après les autres plusieurs de ses amis et collaborateurs s'en aller auprès de Dieu ; la mort de son frère Charles, de Whitefield, et surtout de La Fléchère, furent pour lui des coups particulièrement rudes.

Wesley souffrit à plusieurs reprises dans sa santé. Dans l'automne de 1753, il tomba gravement malade. « Tout semblait annoncer une mort

(1) Le 23 juillet 1742.

prochaine, et Wesley lui-même s'y pro
 comme le prouve l'épithaphe qu'il composa
 « prévenir, dit-il, tout vil panégyrique ». E
 ainsi conçue : « Ici repose le corps d
 « Wesley, tison arraché du feu, qui mouru
 « consommation dans la cinquante-septièm
 « de son âge, ne laissant, ses dettes payé
 « dix livres après lui. Sa prière fut : Dieu, a
 « de moi, qui suis un serviteur inutile (1)
 fut de nouveau très malade en 1772 en Irl
 en 1783 à Bristol. « Pendant dix-huit j
 fut entre la vie et la mort. Il communiqua
 les termes suivants, à son fidèle ami et
 guon de route Joseph Bradford, les ré
 que cette maladie lui fit faire : « Voilà cin
 « ou soixante ans pendant lesquels j'ai ét
 « et de là, essayant, selon mes faibles n
 « de faire un peu de-bien à mes semb
 « et, maintenant, il est probable qu'il n'y
 « que quelques pas entre moi et la mort
 « quoi puis-je me confier pour mon salut
 « vois dans tout ce que j'ai fait ou souffe
 « qui mérite d'être regardé. Je n'ai pas
 « titre à invoquer que celui-ci :

« *I the chief of sinners am*

« *But Jesus died for me.*

« (Je suis le plus grand des pécheurs
 « Jésus mourut pour moi.) (2) »

(1) M. LELIEVRE. *John Wesley*, pp. 241-242.

(2) MOORE. *Life of Wesley*, tome II, p. 389.

Mais Wesley eut à souffrir surtout de la méchanceté de plusieurs de ceux qui l'approchèrent. Il eut le malheur, en 1751, d'épouser Mme Vazeille, qui, en proie à une jalousie maniaque, s'acharna contre le repos, contre la réputation de son mari et alla jusqu'à le maltraiter. Il eut aussi le malheur d'être incompris, calomnié, non seulement par les ennemis déclarés de l'Evangile, mais même par des chrétiens authentiques. Une de ses grandes douleurs fut d'avoir à se séparer de son ami Whitefield et de se sentir entouré de l'animosité de beaucoup de calvinistes qui, surtout après la mort de Whitefield, de 1770 à 1777, se laissèrent aller contre Wesley à une controverse injuste et haineuse qui atteignit son paroxysme dans les écrits de Toplady.

Mais Wesley sut accepter ces épreuves avec une patience inébranlable. Il avait tout consacré à Dieu, tout, même sa réputation. C'est dans sa communion constante avec le Seigneur qu'il puisait l'énergie dont il avait tant besoin. Sous l'aiguillon de la douleur supportée en Christ et pour Christ, la sainteté du caractère de Wesley et la puissance de son témoignage ne cessèrent de s'accroître pour le plus grand bien du méthodisme.

E. — LES DERNIERS JOURS DE WESLEY.

La fin du vaillant apôtre fut digne de sa vie. Elle a la clarté d'un beau coucher de soleil. L'activité de Wesley ne se ralentit pas un seul

instant. En 1790 il entreprit une dernière tournée d'évangélisation, en Angleterre et en Ecosse. Partout Wesley vit la foule accourir à l'entendre. L'opposition des débuts avait entièrement disparu. Chacun s'inclinait avec respect devant cette noble figure. Presque partout on put constater que les Sociétés étaient en pleine prospérité, que leur avenir était assuré. Le souffle du réveil continuait à passer sur elles. Il vit-il sans crainte l'heure du départ approcher pour lui.

Le mercredi 23 février 1790, une semaine avant sa mort, il prêcha pour la dernière fois. Son texte pour ce jour : « Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près de vous » (1). Le vendredi 25 février il écrivit sa dernière lettre à Wilberforce, pour l'encourager dans sa croisade qu'il avait entreprise contre la traite des noirs (2). Le samedi 26 février il revint dans son hytère de City Road pour y mourir (3). Il alla s'affaiblissant d'heure en heure. La fin venait, il l'attendait dans une paix parfaite.

Voici quelques-unes des paroles qu'il prononça au cours de ces dernières journées :

« Il n'est pas nécessaire que je dise autre chose que ce que je disais à Bristol :

« Je suis le plus grand des pécheurs.

« Mais Jésus mourut pour moi. — J

(1) M. LELIEVRE. *John Wesley*, p. 421.

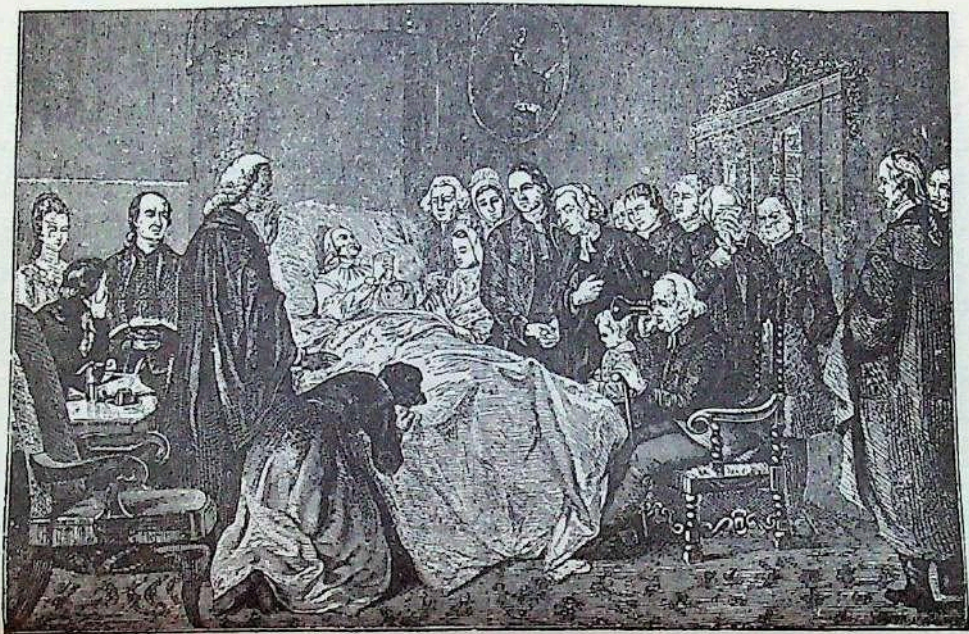
(2) *Ibid.*, p. 423

tout! Jésus est tout! — Il n'y a pas d'autre chemin pour entrer dans le lieu très saint que le sang de Jésus. — Seigneur, tu donnes la force à ceux qui parlent et à ceux qui ne peuvent plus parler. Parle, Seigneur, à tous nos cœurs, qu'ils sachent que c'est toi qui nous donnes une langue pour parler! — Le meilleur de tout, c'est que Dieu est avec nous. » (Il répéta ces paroles deux fois.)

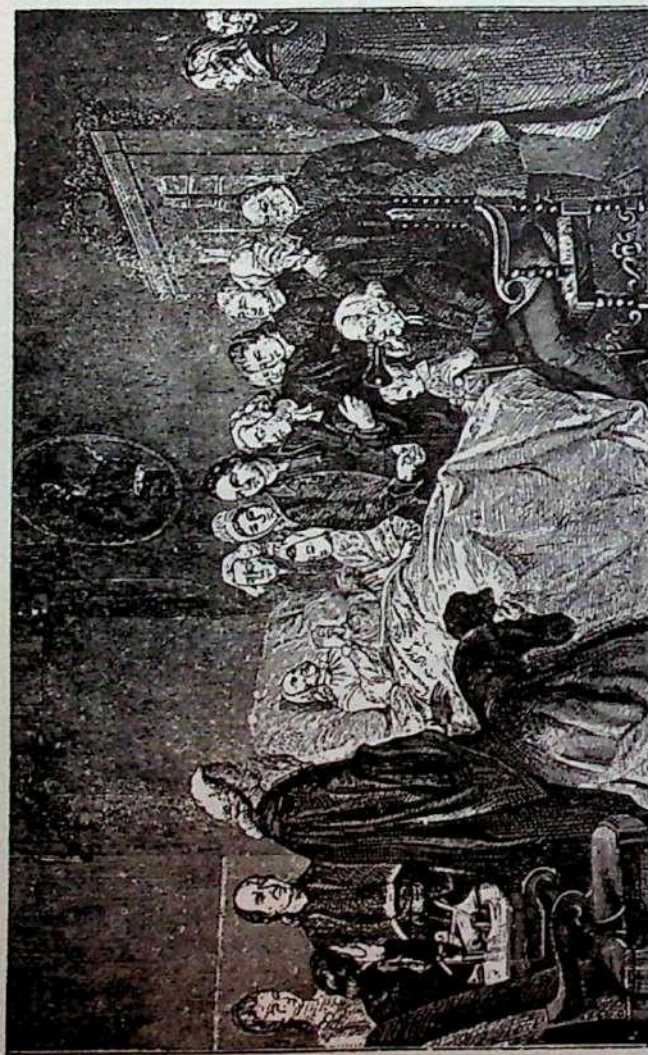
Au cours de la dernière nuit, du mardi au mercredi, il put, quoique épuisé, répéter le Psaume XLVI. Au matin, tandis que plusieurs de ses amis l'entouraient et priaient pour lui, il prononça ce seul mot : « Adieu » et rendit le dernier soupir à dix heures moins quelques minutes. C'était le 2 mars 1791. Wesley était dans la quatre-vingt-huitième année de sa vie.

Mme Rogers, présente à ses derniers moments, en parle ainsi : « La solennité de la mort de cet homme si grand et si bon demeurera, je le crois, toujours gravée dans mon cœur. La nuée de la présence divine semblait reposer sur nous tous; et, au moment où l'on pouvait à peine l'appeler encore un habitant de la terre, alors qu'il était sans voix et l'œil fixe, la gloire et le triomphe rayonnaient sur sa physionomie et agitaient ses lèvres mourantes. Aucun langage ne saurait dire l'expression que portait cette figure. En la contemplant, il nous semblait déjà contempler les réalités inénarrables du ciel (1) »

(1) M. LEMÉVRE. *John Wesley*, p. 428.



LA MORT DE JOHN WESLEY



SECONDE PARTIE

I. — Le caractère de Wesley.

Wesley a vécu ce qu'il a prêché. Il a, depuis sa conversion jusqu'à sa mort, donné l'exemple d'une vie chrétienne authentique. On peut dire sans aucune exagération qu'il était entièrement consacré au service de Jésus-Christ et qu'il vivait dans une communion constante avec son Maître. Le trait dominant de son caractère était sa bonté inépuisable, son dévouement à toute épreuve. Il est une preuve vivante, irréfutable, de la possibilité pour tout homme d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même, c'est-à-dire d'être réellement « saint », au sens biblique de ce mot.

Peu d'hommes ont eu à souffrir autant que Jean Wesley. Il fut l'objet de critiques malveillantes, de calomnies perfides. Mais il savait pardonner, même à ses ennemis les plus acharnés. Il avait fait à Dieu le don de sa réputation et s'en remettait à son Maître du soin de la défendre. — Bien que d'un naturel très vif, il avait à un haut degré la grâce de la *patience*. « On a souvent raconté sa conduite à l'égard de son compagnon

de voyage Joseph Bradford, qui lui avait un service.

« — Soit, lui dit-il, nous nous séparons »

« Lorsqu'ils se revirent, le lendemain Wesley demanda à son ami :

« — Eh bien ! nous séparons-nous ? »

« — Comme vous voudrez, répondit ment Bradford.

« — Voyons, continua Wesley, ne voulez pas me demander pardon ? »

« — Non, monsieur.

« — Vous ne le voulez décidément pas ? »

« — Non, monsieur.

« — Eh bien, moi, je vous demande pardon », s'écria le noble vieillard. »

« Bradford fut vaincu, il fondit en larmes, tout fut oublié (1). »

Il trouvait dans cet amour que le Saint entretenait dans son cœur le secret de sa *infatigable*. Partout il se sentait missionnaire, partout il était à la recherche des âmes à sauver. Il ne reculait devant aucune fatigue, malgré l'âge le plus avancé, pour proclamer le nom de Jésus. « On a calculé que, pendant les cinquante années de son ministère, il parcourut plus de 100.000 lieues et prêcha 40.000 sermons. On ajoute à l'immense labeur qu'indiquent ces chiffres une correspondance étendue, d'innombrables visites pastorales, la publication de 200 ou

(1) M. LELIÈVRE. *John Wesley*, pp. 439-440.

composés ou abrégés par lui, la gestion des intérêts de toute nature d'une société qui comptait à sa mort plus de 70 000 membres dans la Grande-Bretagne, et l'on se demandera comment il put trouver le temps de tout faire (1). »

Cette activité intense, presque prodigieuse, n'avait rien de fébrile. Wesley était remarquable par sa *sérénité*, par son calme, par son esprit de méthode. Il vivait dans une confiance absolue en la Providence. Aussi, pouvait-il dire « que dix mille soucis ne lui pesaient pas plus sur l'esprit que dix mille cheveux sur la tête ». Alexandre Knox, qui fut son ami pendant vingt ans, écrit à son sujet : « Son apparence, aussi bien que sa conversation, exprimaient une joie de cœur habituelle, que rien n'eût pu lui donner, si ce n'est une vertu et une innocence conscientes d'elles-mêmes. Il fut, en vérité, le plus parfait exemple de bonheur moral que j'aie jamais vu, et mes rapports avec lui ont plus fait pour me prouver que la maturité de la piété chrétienne est le ciel sur la terre, que ne l'a fait tout ce que j'ai vu, entendu ou lu ailleurs, si ce n'est dans le volume sacré (2). »

La beauté du caractère de Wesley exerça une profonde impression sur sa génération. C'était là le secret de son autorité. On se soumettait volon-

(1) M. LELIÈVRE. *John Wesley*, p. 434.

(2) *Remarks on the life and character of John Wesley*, à la suite de la *Vie de Wesley*, de SOUTHEY, tome II, p. 299.

ters à ses ordres parce qu'on les savait par l'amour. On le considérait comme un homme absolument dépréoccupé de lui-même, et tout simplement soucieux du bonheur de ses enfants, là seuls qui ne le connaissaient pas pour l'accuser d'être ambitieux et despote. « Écrivit un de ses contemporains, une ambition qui ne fait pas rougir le christianisme n'a pas à rougir et que l'homme est fier d'avouer ; non cette ambition qui cherche sa gratification dans les splendeurs et la renommée, mais celle qui commande aux cœurs et aux actions, aux hommages et à la gratitude de ses d'hommes (1). »

(1) John Nicols. *Gentleman's Magazine*, mars 1791.

II. — Le philanthrope.

Wesley fut un socialiste chrétien dans le vrai sens du mot. « Son cœur si grand et si chaud, dit Punshon, a tendrement palpité pour l'humanité souffrante et a protesté avec énergie et vaillance contre tous les maux qui dégradent le corps, rapetissent l'esprit en perdant l'âme (1). » Aucune douleur, aucune injustice ne le laissaient insensible. Il avait à un haut degré cette compassion qui sait se charger des fardeaux de tous et qui est l'inspiration de tous les dévouements et de tous les sacrifices.

Il prit toujours soin des pauvres auxquels il consacra des sommes considérables. Il se contentait de 750 francs pour vivre et donnait tout le reste. Il lui arriva de distribuer en une année 35.000 francs. Il ne reculait pas devant le labeur fatigant du collecteur pour pouvoir venir en aide à des centaines et des milliers de miséreux. Pendant le rude hiver 1762-1763, il fit distribuer de la soupe chaude à tous ceux qui se présentèrent à la Chapelle de la Fonderie. En 1746 « il ouvrit à Londres et à Bristol des dispensaires où des remèdes étaient gratuitement distribués aux pauvres et où lui même, assisté d'un aide-pharmacien et d'un chirurgien, donnait des consultations et distribuait des remèdes... Il réorganisa, l'an-

(1) *Wesley Memorial Volume*, p. 324.

née suivante, le diaconat de la société dres et lui donna un règlement destiné à plus efficace le soulagement des pauvres. Il loua deux petites maisons où furent reçus les pauvres veuves sans moyens d'existence. Ses œuvres de bienfaisance, Wesley joignit à la société de prêt. Il commença avec un capital de 1.250 francs, collectés parmi ses amis, et qu'il éleva peu à peu jusqu'à 3.000 francs. Les administrateurs de ce fonds avaient pour but de prêter à ceux qui en avaient besoin de petites sommes, qui d'abord ne devaient pas dépasser 25 francs et que les emprunteurs s'engageaient à restituer au bout de trois mois (1). »

Wesley écrivit, sur le paupérisme en Angleterre, une étude remarquable qui fut reprise par plusieurs journaux. « En 1772, sous son patronage, une société de bienfaiteurs des pauvres, qui prit le nom de Communauté chrétienne (Christian Community) existe encore aujourd'hui (2). » Les misères qu'il fut le témoin lui inspirèrent les réflexions suivantes : « J'ai trouvé plusieurs frères dans une telle pauvreté qu'il serait difficile de s'en faire une idée sans l'avoir vue. Oh ! pourquoi les chrétiens qui craignent Dieu ne visitent-ils pas communément les pauvres. Pourraient-ils mieux employer leurs loisirs ? Certainement non (3). »

(1) M. LELIEVRE. *John Wesley*, pp. 195-196.

(2) *Ibid.*, p. 352.

(3) *Ibid.*, p. 351.

Wesley s'occupa beaucoup des prisonniers. Il allait vers ceux qui avaient le plus besoin de lui. Il savait voir en tout être humain, si bas tombé qu'il fût, une âme à sauver. Il eut la joie, au cours de ses visites dans les prisons, de voir plusieurs conversions se produire, entre autres celle du Dr Dodd, l'un de ceux qui l'avaient attaqué autrefois avec le plus de méchanceté.

Il fit beaucoup pour lutter contre ces terribles fléaux sociaux qui s'appellent l'immoralité et l'alcoolisme. Il ne reculait devant aucune peine, aucun sacrifice quand il s'agissait de relever une âme perdue. On raconte qu'il rencontra un jour une femme qui avait abandonné son mari pour se livrer à une vie de désordre. Il put toucher sa conscience et lui faire prendre la résolution de renoncer à son péché et de retourner immédiatement vers son mari. Mais cette femme hésitait : son mari était à cent milles de là, à Newcastle. Wesley, « résolu à tout prix à sauver cette femme, réfléchit un moment, puis il offrit un cheval, lui promettant de l'accompagner jusque chez elle. Elle accepta, et voilà Wesley chevauchant sur les grands chemins de l'Angleterre, à côté de cette pauvre créature qu'il avait conquise sur le mal. Tout le long de la route, il s'entretint avec elle et acheva de la conduire au divin Ami des pécheresses qui se repentent. Il n'y a peut-être pas dans toute la vie de Wesley de spectacle plus touchant que celui-

là : le bon pasteur ramenant au bercail la
égagée (1). »

Il se passionna pour la si noble cause
libération des esclaves. « J'ai lu, éc
12 février 1772, un livre d'un honnête
sur le résumé de toutes les infamies, com
ment appelé la traite des esclaves. Mes
ne m'ont rien montré de pareil dans le
païen, ancien ou moderne, et ce que les
chrétiens ont à souffrir en pays musul
infiniment dépassé par toutes les cruau
résultent de ce commerce. » Deux ans pl
Wesley publiait ses admirables *Pensées*
clavage (2).

La dernière lettre qu'il écrivit avant de
fut pour Wilberforce, qu'il voulait enc
dans la croisade qu'il avait entreprise co
traite des noirs. Il lui disait : « Si Dieu e
vous, qui sera contre vous ? Sont-ils tous
ble plus forts que Dieu ? Oh ! ne vous la
en faisant le bien ! Allez de l'avant au
Dieu et dans la puissance de sa force, jus
que l'esclavage américain lui-même (le
sous le soleil) s'évanouisse devant lui. »

Wesley, comme son Maître, ne se lass
de faire le bien. Jusqu'à son dernier so
chercha à consoler, à relever, à secourir
dans toute la force du terme, un servi
l'humanité.

(1) M. LELIÈVRE. *John Wesley*, p. 154.

(2) M. LELIÈVRE. *John Wesley*, pp. 354-355.

III. — L'écrivain.

Wesley a beaucoup écrit. Il avait compris quel parti il pouvait tirer de la propagande par le livre. Il fut l'un des premiers à publier de petits traités qui se vendaient dix centimes et qui « eurent un succès considérable. Ces traités étaient adressés à une classe particulière de lecteurs ou publiés à l'occasion de quelque événement public. Voici les titres de quelques-uns d'entre eux : *Une parole à un ivrogne ; à un profanateur du dimanche ; à un blasphémateur ; à une coureuse ; à un contrebandier ; à un malfaiteur condamné.* » Il fut ainsi le précurseur des Sociétés des traités religieux dont l'œuvre a été si féconde.

Il fut avant tout un écrivain populaire, cherchant non la gloire littéraire mais l'instruction et l'édification des membres de ses sociétés. Il voulut mettre à leur portée, sous une forme simple et concise, le fruit de ses expériences religieuses et de ses études. Il se donna la peine de composer une grammaire française, une grammaire hébraïque, un traité de médecine, un traité sur l'électricité. Il traduisit ou abrégéa un grand nombre de livres plus ou moins étendus et se rapportant aux sujets les plus divers. Sa principale œuvre de vulgarisation fut la *Bibliothèque chrétienne*, en 60 volumes, qui comprenait des extraits des meilleurs auteurs de tous les temps.

Cette Bibliothèque chrétienne fut particulièrement précieuse pour les prédicateurs laïques. Wesley surveillait avec beaucoup de soin le développement intellectuel et spirituel.

C'est surtout dans ses sermons que se trouvent les qualités du style de Wesley. Il en publia beaucoup qui constituent son testament théologique. Ses sermons, remarquables par leur clarté et leur logique, n'ont rien perdu de leur puissance et de leur actualité. Les méthodistes du monde entier continuent à les lire avec amour et à les considérer comme leur dogmatique.

Wesley fut obligé, bien malgré lui, de composer plusieurs écrits de controverse. Il défendit le méthodisme contre les attaques des incrédules, de certains anglicans et de certains calvinistes. Ces écrits sont remarquables par leur précision, leur force d'argumentation et au même temps par leur pondération. On sent toujours chez Wesley un grand respect et un grand amour pour ses contradicteurs. Comme Jean il savait satisfaire à la fois aux exigences de la vérité et de la charité.

Nous ne pouvons pas oublier de mentionner l'œuvre poétique de Wesley. John Wesley et son frère Charles dans ce domaine. Mais il composa lui aussi un grand nombre de cantiques, dont plusieurs sont encore en usage. Il aida son frère à publier diverses collections d'hymnes sacrées qui ont contribué beaucoup au développement spirituel du méthodisme.

De toutes les publications de Wesley, la plus intéressante, celle qui peut le mieux nous faire connaître sa personnalité et son œuvre, est sans contredit son journal qui « s'étend sur un espace de plus d'un demi-siècle d'incessante activité », et constitue une « autobiographie incomparable ». — « Quiconque veut connaître cet homme, écrit M. Punshon, c'est là qu'il doit aller l'étudier. L'universalité de ses aptitudes, sa puissance de travail, sa bienveillance, sa patience sous l'insulte, son indifférence aux honneurs mondains, son unité de dessein, sa confiance continuelle en la providence (confiance qui l'entraîne dans des contradictions dont il ne se mettait pas en peine et qui démontrent péremptoirement le caractère désintéressé de sa vie), sa culture, sa courtoisie, sa vraie dignité, sa tendresse féminine de sentiments, ses saillies piquantes, ses fines critiques, sa puissance de parole, sa puissance de silence, tous les éléments qui contribuent à faire la symétrie d'un caractère bien composé, si quelqu'un veut trouver tout cela, qu'il aille, non aux pages de ses biographes qui ont raconté sa vie à divers points de vue et non sans perspicacité, mais à ces pages où, jour après jour, il s'est montré lui-même comme dans un miroir, avec cette absence de recherche et cette transparence qui sont le partage des seuls hommes vraiment grands(1). »

(1) W.-M. PUNSHON. *Wesley and his literature*, dans le *Wesley Memorial Volume*, p. 327.

IV. — L'organisateur.

Wesley fut un organisateur de premier ordre. Il eut la sagesse de comprendre que le mouvement religieux dont il était l'initiateur devait être dirigé avec fermeté et posséder tous les rouages qui pouvaient en assurer la durée. La grande préoccupation fut de rechercher les méthodes, toutes les institutions qui pouvaient développer la vie et le zèle des nouveaux convertis.

Il considérait chaque société locale comme une famille. La « société » était divisée en petites classes ou groupements d'une douzaine de personnes qui, sous la direction d'un conducteur ou d'une conductrice, se réunissaient une fois par semaine pour s'exhorter mutuellement à la piété et aux bonnes œuvres. Chaque membre de ces classes recevait tous les trimestres une carte sur laquelle était inscrit un passage de l'Écriture qui portait, avec le nom du membre qui l'avait choisie, la date, la signature du prédicateur qui la lui remettait. Le conducteur avait pour mission de veiller au développement religieux de ses membres, de les visiter et aussi de recueillir leurs cotisations.

Dans chaque région les diverses sociétés étaient groupées en circuits dont les affaires étaient gérées par les *Assemblées trimestrielles*. Plusieurs circuits constituaient le district, qui était géré par une assemblée annuelle.

Assemblée de district. La Conférence, qui se réunissait une fois par an, s'occupait de la direction générale des Eglises.

Les Conférences qui se succédèrent depuis 1742 jusqu'à la mort de Wesley eurent souvent à débattre des questions bien délicates. La plus délicate de toutes, qui ne trouva sa solution définitive qu'après la mort de Wesley, fut celle des rapports du Méthodisme avec l'Eglise anglicane. Quand Wesley se mit à évangéliser les masses et à gagner à Jésus-Christ des milliers d'âmes, il n'avait en aucune manière l'intention de fonder une Eglise nouvelle. Il voulait rester attaché à l'Eglise de ses parents, à l'Eglise de sa jeunesse. Son but était de fonder au sein de l'Eglise anglicane des foyers de vie intense qui, peu à peu, auraient transformé l'Eglise tout entière. Mais il avait compté sans l'opposition du clergé qui souvent persécuta ouvertement les méthodistes, il avait compté sans doute sans le développement considérable de son œuvre. Les sociétés devinrent si nombreuses et si puissantes qu'elles réclamaient de plus en plus une organisation qui leur fût propre. Un grand nombre de méthodistes voulaient voir les sacrements célébrés dans leurs chapelles et par leurs prédicateurs; ils refusaient de faire appel au ministère de pasteurs souvent indignes et hostiles à tout progrès religieux. S'il y avait, au sein du méthodisme, un parti anglican, il y avait aussi un parti non-conformiste; et surtout il y avait la grande

masse des convertis que le méthodisme arrachés au monde et qui voulaient trouver les secours et tous les privilèges que peut une Eglise, auprès de leurs bienfaiteurs naturels.

Wesley hésita longtemps entre ces deux tendances, mais il comprit de plus en plus que la tendance séparatiste finirait un jour par ne plus porter. C'est ce qui arriva après sa mort. Il resta, malgré tous ses préjugés et toutes ses craintes, Wesley lui-même travailla à l'indépendance de son œuvre. Il prit sur lui de consacrer plusieurs de ses prédicateurs au ministère; il rédigea en 1784 un *Acte de Déclaration* qu'il fit enregistrer à la Cour de la Chancellerie et d'après lequel « la conférence annuelle du peuple appelé méthodiste » devait se composer officiellement de 100 prédicateurs, qui avaient le pouvoir de diriger les sociétés.

Quelques années après la mort de Wesley, la suite de nombreuses controverses, la Conférence eut la sagesse de reconnaître et de garantir l'autonomie des sociétés, en leur donnant le droit de recevoir les sacrements et d'avoir un culte public à la même heure que les anglicans. Désormais les méthodistes étaient, au vu et au su de tous, « une section de l'Eglise du Christ ». La Conférence devenait le centre d'un immense organisme bien défini et agencé. C'est elle qui nommait les pasteurs, qui leur donnait un poste, qui réglait les

tions de discipline, de finances et de doctrine. Toute l'histoire du méthodisme montre combien Wesley a été bien inspiré en établissant lui-même cette assemblée suprême qui devait si puissamment contribuer au maintien et au développement d'une des Églises les plus vivantes qui aient jamais existé.

V. — Le Théologien.

La théologie de Wesley est l'expression de son expérience religieuse. Il n'a pas eu à formuler des doctrines nouvelles mais à clamer d'une manière simple, précise, les fondamentales de l'Evangile telles qu'il les a vécues. La Bible était pour lui « l'unique source de la foi et de la conduite. » C'est dans la Bible qu'il puisait l'inspiration de sa pensée et de sa vie. Il aimait à dire qu'il était l'homme d'un *libri*, d'un seul livre.

S'il nous fallait systématiser son enseignement d'après ses sermons, ses écrits de controverse, ses commentaires, nous dirions que toute la théologie de Wesley est inspirée par la définition sublime : « Dieu est Amour ».



Dieu, parce qu'Il est amour, offre en Jésus-Christ un pardon gratuit à celui qui se repent et qui croit. Le salut ne s'obtient pas, comme Wesley le pensait avant sa conversion, par des efforts personnels d'expiation ou de purification, mais il est l'œuvre de Dieu dans le cœur de celui qui s'abandonne à Lui. Cette œuvre peut commencer instantanément, car il peut arriver et il arrive souvent que le cœur cesse brusquement de

tér à l'action du Saint-Esprit et s'y soumet en un moment. La théologie de Wesley est celle de la *conversion*.

Dieu, parce qu'Il est Amour, veut le bonheur de ses créatures. Dès que le pécheur, dans un élan de repentance et de foi, laisse entrer le Seigneur dans son âme, une vie nouvelle commence, une vie dont il a conscience. Il sait, par le Saint-Esprit, qu'il « est passé de la mort à la vie ». Wesley croyait à l'*assurance du salut*. Il proclamait que c'est le devoir et le privilège de tout chrétien de se savoir enfant de Dieu et d'en tressaillir d'allégresse. Il définit le témoignage du Saint-Esprit : « Une impression intérieure faite sur l'âme, par laquelle l'Esprit de Dieu témoigne immédiatement et directement à mon esprit que je suis enfant de Dieu, que Jésus-Christ m'a aimé et s'est donné pour moi, que tous mes péchés sont effacés et que moi, personnellement, je suis réconcilié avec Dieu (1). » La théologie de Wesley est celle de la joie chrétienne.

Dieu, parce qu'Il est Amour, veut donner à ses enfants une vie abondante, une victoire complète sur le péché qui est la mort de l'âme. Il veut faire toutes choses nouvelles en nous. Il veut nous rendre semblables à Lui et, par conséquent, nous remplir de l'amour qui est en Lui. Wesley croyait de toute son âme qu'il était possible, sur

(1) Sermon sur le *Témoignage de l'Esprit* (Œuvres, tome V, p. 115).

la terre, d'obéir au grand commandement qui comprend tous les autres : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même. » Il croyait à la *perfection chrétienne*, à l'entière sanctification, mais n'entendait non pas, comme on a voulu le dire, la perfection angélique, une vie sans souffrance, sans tentations, sans possibilité de chute, une vie consacrée tout entière à Jésus-Christ, une vie d'obéissance constante au Maître, une communion constante avec le Maître. Sa théologie était celle du christianisme pris au sérieux, c'est-à-dire de la religion de l'amour s'engageant complètement de l'être humain (1).

Dieu, parce qu'Il est Amour, veut que tous les hommes lui appartiennent. Il veut communiquer son amour à toutes ses créatures, sans en exclure aucune. Wesley a toujours considéré comme une hérésie funeste la théorie d'après laquelle Dieu n'appelle au salut qu'une partie de l'humanité qui, elle, est fatalement sauvée, tandis que l'autre est fatalement perdue. Il a prêché la Bonne Nouvelle pour tous, même pour les plus dépravés. Il n'a point imposé de limite à l'opération divine. Aussi est-il devenu le grand missionnaire de son temps, l'un des plus grands de tous les temps. Il est toujours resté fidèle à sa noble devise : « Le monde est ma paroisse ».

(1) Voir à la fin du volume les extraits de l'Écriture de la *Perfection chrétienne*, par Wesley.

parce qu'il s'est toujours souvenu que Dieu a « aimé le monde ». Sa théologie est celle de l'évangélisation agressive.

*
* *

La théologie de Wesley a fait ses preuves. Elle a été génératrice d'une œuvre prodigieuse de relèvement moral, d'affranchissement spirituel, qui n'a cessé de porter des fruits et de se développer. Une théologie qui est l'écho fidèle de la grande parole « Dieu est Amour » n'est pas appelée à disparaître avec un homme ou une génération. Elle est bâtie sur le roc éternel de la vérité.

Nous croyons pouvoir affirmer que la théologie de Wesley n'a jamais été plus nécessaire qu'en ce moment. A l'heure où nous sommes, heure de désarroi spirituel, de pessimisme, de haine, il est urgent de remettre en lumière la grande doctrine de l'Amour de Dieu en Christ. L'humanité ne pourra sortir du chaos dans lequel elle se débat que lorsqu'elle croira à cet Amour et s'y soumettra.

VI. — Wesley et les Français

Wesley avait un réel amour pour la France. Il avait une connaissance assez étendue de la langue et de notre littérature. Il subit l'influence de quelques piétistes français, tels que Mme Guyon, Antoinette Bourignon et le comte de Renty. Il cite quelques-unes des plus belles pages de Pascal dans la *Bibliothèque chrétienne*.

Il eut à diverses reprises l'occasion de manifester son amour pour notre pays, notamment dans ses rapports avec les prisonniers de guerre français, victimes de la guerre de Sept ans. « Il visita ceux qui étaient internés à Knowle près de Bristol, il en trouva onze cents couchés sur la paille, enveloppés de haillons et exposés à périr de froid. Il même, il prêcha à Bristol sur ce texte : « Tu ne primeras pas l'étranger, car vous savez que c'est que d'être étrangers, parce que vous avez été étrangers au pays d'Egypte. » (Exode 22). Une collecte faite immédiatement produisit 450 francs, somme qui, le lendemain, monta à 600 francs, avec lesquels Wesley acheta des vêtements qu'il distribua aux prisonniers. Un sermon de lui dans les journaux provoqua des donations considérables, qui apportèrent quelque soulagement à de grandes misères. L'année suivante, il v

(1) Nous recommandons, sur cette question, l'excellente thèse de M. Edmond GOUNELLE, *Wesley et les Français*.

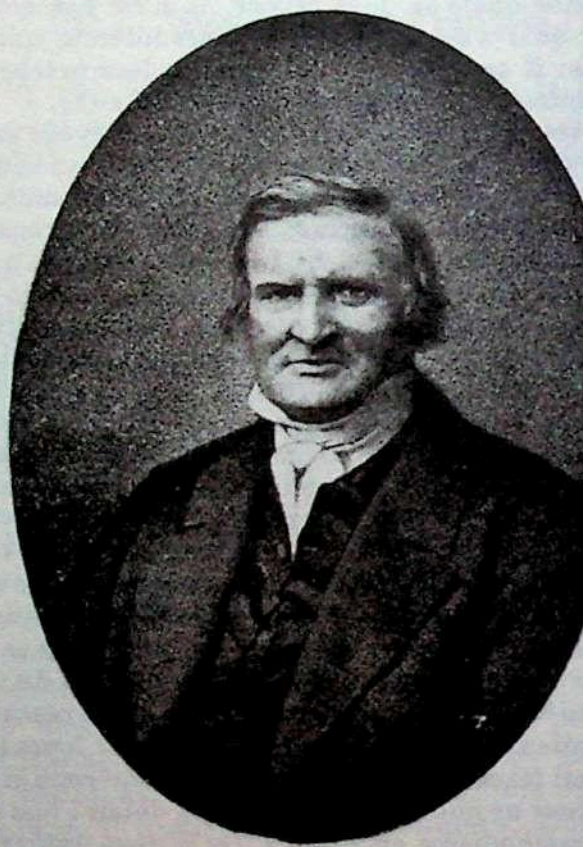
nouveau ces prisonniers et prit l'initiative d'une seconde quête en leur faveur. Il n'est pas douteux qu'il s'occupa aussi de leurs intérêts spirituels; il eut parfois l'occasion de leur prêcher, notamment à Redruth, en Cornouailles (1). »

Vers la fin de sa vie, au cours d'un voyage aux Iles de la Manche, à Jersey et à Guernesey, Wesley eut l'occasion de rencontrer plusieurs méthodistes de langue française. « En face des progrès si rapides du réveil dans les Iles, il comprit que ces sociétés avaient une incontestable vitalité et un bel avenir. Il entrevit aussi le rôle qu'elles pourraient jouer plus tard dans l'évangélisation de la France. On rapporte que dans l'impossibilité où il était d'entreprendre lui-même, à l'âge où il était parvenu, la conquête de la France à l'Evangile, le vieux missionnaire tourna son regard vers le grand pays dont la côte se voyait à l'horizon, et exprima la conviction que les Iles de la Manche étaient destinées, dans les desseins de Dieu, à concourir à cette œuvre d'évangélisation. Trois ans plus tard, cette prédiction devait recevoir un commencement de réalisation, et de nos jours les Iles de la Manche ont fidèlement répondu à l'attente de Wesley, puisqu'elles ont fourni au réveil français un grand nombre d'ouvriers (2). »

Nous ne pouvons raconter ici en détail l'histoire du méthodisme en France. Qu'il nous suffise de

(1) M. LELIÈVRE. *John Wesley*, pp. 255-256.

(2) *Ibid.*, p. 380-381.



CHARLES COOK
Missionnaire méthodiste en France

dire que l'œuvre accomplie dans notre pays par le méthodisme n'a pas été vaine. Nos églises ne sont ni riches, ni nombreuses, mais elles ont été, et elles sont encore, des foyers de vie et d'activité. Elles ont, malgré bien des oppositions, des persécutions même, persévéré dans la prédication et dans les méthodes qui ont fait la force du méthodisme dans le monde entier. Elles ont eu, elles ont encore, un rôle à jouer au sein du protestantisme français, au sein du peuple français. Elles ne sont point sectaires, elles n'estiment point que les Eglises sœurs doivent disparaître pour leur céder la place. Mais elles croient à leur mission en ce pays. Elles savent que la France a besoin du christianisme joyeux, conquérant, aimant, que Wesley a prêché et qu'il a vécu ; elles savent que l'on ne peut satisfaire vraiment l'âme française qu'en lui prêchant la nécessité et la possibilité d'une vie sainte, la vie des disciples authentiques de Jésus-Christ, animés de son Esprit, marchant sur ses traces, ayant sa sincérité, son courage, sa patience, son désintéressement, résolu à soumettre à sa loi tous les détails de leur activité, toute leur vie, privée, familiale et sociale.

Nos églises veulent de plus en plus contribuer à la transformation religieuse et morale de notre patrie bien-aimée. De quel droit des Français, et surtout des chrétiens, pourraient-ils leur dire : « Vous êtes inutiles, vous n'avez pas votre place parmi nous ! » Il y aura toujours

de la place en France pour ceux qui
gagner la France à Jésus-Christ.

*
* *

Pendant près de cent ans, les wesley
été les seuls méthodistes à travailler en
Depuis quelques années les méthodistes
paux des Etats-Unis sont aussi à l'œuv
notre pays. Le méthodisme français entre
mais dans une voie d'expansion nouvelle
croyons fermement que ce sera pour
grand bien du protestantisme et de la Fr

VII. — Le méthodisme depuis Wesley jusqu'à nos jours.

Depuis la mort de Wesley le méthodisme n'a cessé de se développer. L'Eglise méthodiste est devenue l'Eglise protestante la plus nombreuse du monde entier. En Angleterre, elle se compose de l'Eglise wesleyenne proprement dite, qui compte 485.533 membres et 2.594 pasteurs, et de plusieurs autres groupements qui se rattachent à Wesley, dont les plus importants sont : les méthodistes primitifs, avec 206.038 membres et 1.093 pasteurs; et les méthodistes unis, avec 182.344 membres et 734 pasteurs.

Les causes qui ont provoqué, au cours du siècle passé, les divers schismes qui se sont produits au sein du méthodisme n'existent plus guère à l'heure actuelle. Aussi peut-on déjà entrevoir l'heure où il n'y aura en Angleterre qu'une seule Eglise méthodiste comme c'est le cas déjà en Australie et au Canada. Grâce à ces schismes, les wesleyens ont compris qu'ils devaient donner plus de place aux laïques dans la gestion des affaires et, en 1872, ils ont admis les laïques à la Conférence. Grâce à ces schismes, ils ont mieux compris aussi la nécessité de rester fidèles aux méthodes d'évangélisation agressive du méthodisme primitif.

Les progrès du méthodisme en Amérique ont

été encore plus remarquables et plus qu'en Angleterre. Sous la direction grands évêques missionnaires, Asbury et Kendrick, il marcha, avec une ardeur toute apostolique, à la conquête spirituelle de ces immenses régions que les colons ajoutaient d'année en année au domaine primitif des treize Etats de l'Union. Au commencement du dix-neuvième siècle la nouvelle Eglise avait vu le chiffre de ses membres s'élever en seize ans de 1800 à 1816 à 64.000. Sept ans après le chiffre monta à 144.000; en 1867 il s'élevait à 1.146.000. Il est aujourd'hui de 8.306.872 avec 45.100 pasteurs.

Le méthodisme américain est divisé en plusieurs branches dont les principales sont : l'Eglise méthodiste épiscopale, avec 20.500 pasteurs et 4.241.059 membres; les méthodistes épiscopaux du sud, avec 7.530 pasteurs et 2.172.628 membres; et trois églises méthodistes composées uniquement de noirs : les méthodistes épiscopaux africains de Sion, avec 3.500 pasteurs et 569.200 membres; les méthodistes épiscopaux africains, avec 6.500 pasteurs et 730.000 membres; les méthodistes épiscopaux de couleur, avec 3.136 pasteurs et 289.340 membres.

Il y a une Eglise méthodiste puissante au Canada et en Australie.

Canada : 2.759 pasteurs et 388.210 membres

Australie : 1.102 pasteurs et 179.215 membres

Dans le monde entier le méthodisme compte 55.589 pasteurs, 98.884 prédicateurs laïques, 10.184.373 membres, 94.705 écoles du dimanche, 954.298 moniteurs et monitrices, 9,025.106 élèves et 100.607 lieux de culte (1).

Le méthodisme a toujours été essentiellement missionnaire. Son œuvre est mondiale, comme l'avait voulu Wesley. Les principales fractions du méthodisme ont fondé un nombre considérable de missions. Les wesleyens d'Angleterre ont des œuvres très prospères en Chine, aux Indes, aux Antilles, à Ceylan, à la Côte d'Or. Les méthodistes épiscopaux d'Amérique ont aussi des missions florissantes, notamment dans l'Amérique du Sud et au Japon.

*
* *

Nous ne voulons exagérer en rien la grandeur de l'œuvre accomplie par le méthodisme. Nous sommes les premiers à reconnaître ce qui a manqué, ce qui manque encore à nos Eglises. Elles ont été souvent affaiblies par l'orgueil spirituel, l'indifférence, l'esprit de routine et d'égoïsme, par la mondanité et l'avarice. Elles n'ont pas fait tout le bien qu'elles auraient pu faire. Mais, d'autre part, il est impossible de nier qu'elles ont été et qu'elles sont encore une formidable puissance au service de Dieu et de l'humanité. Nées

(1) Statistiques de 1919.

du réveil, elles sont restées, d'une manière
rale, des foyers de réveil. Elles sont de
fidèles à la prédication de l'Evangile in
au message du salut complet, du salut po
Elles consacrent des sommes considérab
œuvres de relèvement, de bienfaisance, d
tion. Elles semblent comprendre de mi
mieux la nécessité d'aller vers le peuple,
le prouve en particulier le développement
quable des grandes missions urbaines du v
nisme anglais.

Malgré les schismes qui ont, à plusieurs
ses, éprouvé le méthodisme, il est intéres
constater l'unité réelle qui existe entre t
groupements qui le composent, unité d
de méthode, de doctrine, dépassant de be
les divergences secondaires en matière
nisation, unité qui se manifeste périodiq
tous les dix ans par des conférences œcumé
qui se manifeste plus encore par des fusio
que celles qui se sont produites au Can
Australie, et, tout dernièrement, en Ang
Toutes les Eglises méthodistes tiennent
neur de rester attachées à l'enseignem
Wesley qu'elles considèrent comme u
fidèle de l'enseignement du Seigneur
apôtres.

La contemplation du passé est bien de
à enlever toutes nos craintes en face de l'
Les ennemis du méthodisme aiment à pré
ruine. Tous ceux qui ont horreur d'un c

nisme expérimental, vivant, agressif, enthousiaste, espèrent voir disparaître une Eglise qui a su prêcher et pratiquer ce christianisme-là. Et certes leur espoir coupable serait bien vite réalisé si le méthodisme cessait d'être lui-même, s'il cessait d'être un centre rayonnant de vie intense et d'apostolat. Mais cette catastrophe morale, qui serait une perte incalculable pour l'humanité tout entière, ne se produira pas. Le méthodisme, comme tous les mouvements de réforme évangélique, est voulu de Dieu. Notre Eglise, comme toutes les Eglises fidèles, est une pensée de Dieu. Dieu a été avec nous ; Dieu sera avec nous. Avec Lui nous ferons des exploits. Avec Lui nous lutterons contre le royaume des ténèbres et de la haine et nous préparerons l'établissement du royaume de la lumière et de l'amour.

« Dieu avec nous », c'est bien là, selon les sublimes paroles de Wesley mourant, « le meilleur de tout ».

APPENDICE

Les douze règles d'un auxiliaire

1. Soyez diligent. Ne restez jamais un sans occupation. Ne soyez jamais occupé à telles. Ne gaspillez pas le temps et n'en consacrez mais plus à une chose que le strict nécessaire.

2. Soyez sérieux. Que votre devise soit : « à l'Eternel » Evitez toute légèreté, toute plaisanterie, toute conversation frivole.

3. Entretenez-vous rarement et prudemment avec les femmes, surtout avec les jeunes.

4. Ne faites aucune démarche relative au monde sans avoir beaucoup prié et sans avoir consulté vos frères.

5. N'acceptez de mauvais rapports sur personnes. Ne croyez au mal que lorsque vous en avez été témoin. Acceptez en toute chose l'interprétation la plus favorable. Souvenez-vous que le juge doit pencher en faveur du côté de l'accusé.

6. Ne parlez mal de personne, de peur que votre parole ne ronge comme un ulcère. Gardez votre langue pour vous-même, jusqu'à ce que vous soyez en présence de la personne qui est en cause.

(1) Conseils donnés par Wesley à ses prédicateurs

7. Dites à chacun ce que vous trouvez de mauvais en lui, et cela simplement et le plus tôt possible, de peur que votre cœur n'en soit infecté. Hâtez-vous de rejeter ce feu de votre sein.

8. Ne faites pas le monsieur. Cela ne vous siérait pas mieux que d'imiter un maître de danse. Un prédicateur de l'Evangile est le serviteur de tous.

9. N'ayez honte de rien, sauf du péché : ni d'aller chercher du bois (si vous en avez le temps), ni de puiser de l'eau, ni de cirer vos souliers ou ceux du prochain.

10. Soyez ponctuel. Faites chaque chose exactement en son temps. En général, occupez-vous plutôt à observer nos règles qu'à les changer, non par crainte, mais par conscience.

11. Vous n'avez rien d'autre à faire que de sauver des âmes. C'est pourquoi employez-vous et dépensez-vous à cette œuvre. Et allez toujours, non seulement vers ceux qui ont besoin de vous, mais vers ceux qui en ont le plus besoin.

Remarquez ceci : ce n'est pas votre affaire de prêcher tant de fois et de prendre soin de telle ou telle société, mais de sauver autant d'âmes que vous le pourrez, d'amener à la repentance autant de pécheurs que vous le pourrez, et ensuite de les faire progresser de tout votre pouvoir dans cette sainteté sans laquelle ils ne peuvent voir le Seigneur. Et n'oubliez pas qu'un prédicateur méthodiste doit s'occuper de tous les points, grands et petits, de la discipline. C'est pourquoi vous avez besoin de faire appel à tout le bon sens et à toutes les facultés que vous pouvez avoir.

12. Agissez en toutes choses, non d'après votre volonté, mais comme des « fils dans l'Évangile ». Comme tels, vous devez employer votre temps d'une manière que nous vous indiquerons; vous consacrer une partie à la prédication et à la lecture en maison, et l'autre partie à la lecture, à la méditation et à la prière. Surtout, si vous êtes avec nous dans la vigne du Seigneur, il est nécessaire que vous fassiez la portion de l'œuvre que nous vous assignerons, aux temps et aux lieux que nous vous désignerons les meilleurs pour la gloire de Dieu (1).

(1) Traduction de M. LELIÈVRE.

Quelques jugements d'écrivains sur Wesley et le Méthodisme

« Je considère Wesley comme l'esprit qui a eu la plus grande influence au siècle dernier, comme l'homme qui aura produit les plus grands effets sur les siècles et peut-être sur les dizaines de siècles à venir, si l'humanité doit durer aussi longtemps.

« Robert SOUTHEY »,
Poète, lauréat de l'Angleterre.

*
* *

« Si la valeur des hommes peut être mesurée par l'œuvre qu'ils ont accomplie, John Wesley ne saurait être considéré autrement que comme la plus grande figure qui ait apparu dans l'histoire religieuse du monde depuis les jours de la Réformation.

« LECKY »,
Historien.

*
* *

« Wesley fut un homme extraordinaire, dont la vie et les actes ont exercé une grande influence, non seulement sur l'histoire religieuse de l'Angleterre, mais sur celle de la chrétienté.

« W. E. GLADSTONE »,
Homme d'Etat.

*
* *

« Le Méthodisme est un mouvement religieux
qui a changé la face de l'Angleterre.

« Edmond SC

*
* *

« Si l'Angleterre d'aujourd'hui ne ressemble
pas à l'Angleterre du commencement du XVIII^e siècle,
elle doit en grande partie à Wesley.

« CORNELIS DE

*
* *

« Pendant que la France se livrait de plus en plus
à l'esprit philosophique, en Angleterre l'esprit
se réveillait et se répandait par le Méthodisme.

« SAINT-MARC GIR

*
* *

« Wesley a donné le plus magnifique élan
à la mission vement missionnaire.

« Edmond DE PRES

*
* *

« Le protestantisme français ne saurait méconnaître
sans ingratitude que le beau réveil qui, à partir
de 1789, lui a apporté un rajeunissement remarquable
du réveil anglais du XVIII^e siècle.

« Matthieu LE

Extraits des dernières lettres de Wesley

A Charles Atmore, prédicateur à Newcastle.

« Madeley, 24 mars 1790.

« Mon cher Charles, je suis heureux d'apprendre que vous avez créé des écoles du dimanche à Newcastle. C'est l'une des plus nobles institutions qui aient paru en Europe depuis plusieurs siècles, et elles sont destinées à grandir toujours plus, pourvu que les moniteurs et les directeurs fassent leur devoir. Rien ne pourra arrêter les progrès de cette œuvre bénie, si ce n'est la négligence de ceux qui ont à l'accomplir. Ne manquez donc pas de veiller sur eux avec le plus grand soin, afin qu'ils ne se lassent pas de bien faire (1). »

*
* *

A Robert C. Brackenbury.

« Bristol, 15 septembre 1790.

« Je suis heureux que le frère D... ait plus de lumière à l'égard de la pleine sanctification. Cette doctrine est

(1) Wesley fut toujours un grand ami des enfants. Il ne négligea rien pour les gagner à Jésus-Christ; il organisa pour eux des écoles du dimanche, des réunions d'expériences, des œuvres d'éducation chrétienne, des orphelinats. Cette lettre à Charles Atmore montre que, jusqu'à la fin de sa vie, il s'intéressa passionnément à tout ce qui concernait les jeunes. A l'un de ses prédicateurs qui lui demandait comment le Méthodisme pourrait continuer son œuvre, il répondit : « Prenez soin de la génération nouvelle. Veillez sur les enfants. »

le grand dépôt que Dieu a confié aux méth
il semble qu'il les ait suscités surtout po
ager. »

*
* *

A Alexandre Mather, prédicateur

« Donnez-moi cent prédicateurs qui ne
que le péché et ne désirent que Dieu, et
soucie pas plus que d'un fétu qu'ils soient p
laïques ; ils ébranleront les portes de l'enfer
ront le royaume des cieux sur la terre. »

*
* *

A Wilberforce (1).

« Londres, 24 février

« Cher Monsieur, à moins que la puissance
ne vous ait préparé pour être comme Athan
mundum (contre le monde), je ne vois pas
vous pourrez aller jusqu'au bout dans votre
entreprise, en combattant cette exécration
est un scandale pour la religion, pour l'Angl
pour la nature humaine. A moins que Dieu n
suscité pour cette œuvre-là, vous vous user
contre les hommes et les démons. Mais, s
pour vous, qui sera contre vous ? Sont-ils to
ble plus forts que Dieu ? Oh ! *Ne vous laissez p
sant le bien !* »

(1) L'apôtre de la lutte contre l'esclavage.

(2) Wesley est mort le 2 mars 1791, quelques
avoir écrit cette lettre.

Quelques Pensées de Wesley sur la Perfection chrétienne (1)

« Nous nous en tiendrons à la Bible, et nous placerons la perfection aussi haut que l'Écriture la place. La perfection, c'est le parfait amour de Dieu et de l'homme, c'est aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, et notre prochain comme nous-mêmes ; c'est l'amour dominant notre cœur et inspirant tous nos sentiments, toutes nos paroles et toutes nos actions. »

*
* *

« Par mon union avec Christ, je suis rempli de lumière, de sainteté et de bonheur ; mais, si j'étais laissé à moi-même, je ne serais que péché, ténèbres et enfer. »

*
* *

« L'amour est le plus excellent don de Dieu. Toutes les visions et les révélations ne sont rien comparées à l'amour chrétien, à un amour humble, doux, patient. »

*
* *

« Le ciel des cieux, c'est l'amour. Il n'y a rien de plus élevé dans la religion ; et, en réalité, la religion n'est rien d'autre que l'amour. Si vous recherchez autre chose qu'un plus haut degré d'amour, vous vous éloignez complètement du but ; vous sortez du chemin royal. »

(1) Pensées extraites de son *Exposition de la Perfection chrétienne*, traduite en français, édition de 1886.

Tableau chronologique de la vie de

- 17 juin 1703. — Naissance de John Wesley.
worth.
- 9 fév. 1709. — Incendie du presbytère.
Sauvetage de John.
- Juin 1720. — Wesley entre au Collège
Church, à Oxford.
- 19 sept. 1725. — Il est ordonné diacre par
Fotter.
- Mars 1726. — Il est élu agrégé (fellow)
coln College
- Août 1727. — Il va seconder son père
suffragant (curate).
- 22 sept. 1728. — Seconde ordination.
- Novemb. 1729. — Il revient à Oxford où il
Holy Club dont les membres
çoivent le surnom de Methodists.
- 14 oct. 1735. — John Wesley s'embarque
frère Charles pour la Géorgie.
- 6 fév. 1736. — Arrivée en Géorgie.
- 2 déc. 1737. — Il s'embarque pour l'Angleterre.
- 7 fév. 1738. — Il fait la connaissance de
morave Pierre Boehler.
- 24 mai 1738. — Conversion de Wesley due
de réunion d'Aldersgate.
- 1^{er} août 1738. — Il arrive à Herrnhut (Allemagne).
- Septemb. 1738. — Retour en Angleterre.
- 1^{er} janv. 1739. — Réunion mémorable à Fetter

- 17 fév. 1739. — Première prédication en plein air de Whitefield, à Kingswood.
- 2 avril 1739. — Première prédication en plein air de Wesley, à Bristol.
- 12 mai 1739. — Pose de la première pierre de la première chapelle méthodiste, à Bristol.
- Octobre 1739. — Arrivée à Londres du morave Molther dont l'enseignement est combattu par Wesley.
- 20 juill. 1740. — Wesley quitte la société morave de Fetter-Lane.
- 22 octob. 1741. — Mort du premier martyr méthodiste, William Seward.
- 23 juill. 1742. — Mort de Suzanne Wesley.
- 25 juin 1744. — Première conférence méthodiste, présidée par Wesley, à Londres.
- 9 août 1747. — Arrivée de Wesley à Dublin.
- Mars 1748. — Seconde visite en Irlande.
1760. — Commencement du grand réveil de sanctification.
- 1^{er} nov. 1778. — Inauguration de la chapelle de City-Road.
- 28 fév. 1784. — Wesley rédige l'Acte de déclaration.
- 2 sept. 1784. — Wesley consacre le D^r Coke.
- 3 nov. 1784. — Arrivée de Coke aux Etats-Unis.
- 23 fév. 1791. — Dernière prédication de Wesley.
- 24 fév. 1791. — Sa dernière lettre, écrite à Wilberforce.
- 2 mars 1791. — Mort de Wesley.

WESLEY,

d'après son Journal

De toutes les publications de Wesley, la plus précieuse, celle qui peut le mieux nous faire connaître sa personnalité, est sans contredit son « Journal intime » une autobiographie incomparable ».

Avec une persévérance qui ne s'est jamais démentie pendant plus d'un demi-siècle, Wesley a noté jour après jour ses impressions, ses joies, ses épreuves, tous les détails de sa vie et de son activité prodigieuse. Ce journal, peut-être unique en son genre, rédigé avec une simplicité, une loyauté, une franchise, un style varié, précis, plein de saveur et de fraîcheur, est un document de première valeur pour tous ceux qui veulent connaître l'Angleterre du XVIII^e siècle et, en particulier, le mouvement de Réveil qui s'est produit dans tout le monde-Uni au cours de ce siècle. En parcourant ses pages écrites parfois avec des larmes, toujours avec une sincérité que le lecteur attentif a comme la vision des événements de la vie de Wesley a été si intimement mêlée. Il lui semble voir la foule, tantôt surexcitée et menaçante, tantôt humble et enthousiaste. Il lui semble voir les sociétés méthodistes multiplier malgré de formidables obstacles, la flamme du christianisme se propager de ville en ville, de village en village, les transformations spirituelles, morales, sociales se produire de toutes parts. S'il est vrai que le XVIII^e siècle est « une résurrection du passé », il est peu de livres qui soient, à cet égard, à la hauteur du Journal de Wesley.

Le Philanthrope

SON AMOUR POUR LES PAUVRES ET LES MALADES

Jeudi, 4 décembre 1746. J'ai fait part à la Société de mon désir de distribuer des remèdes aux pauvres. Environ trente amis vinrent le jour suivant et trois cents dans l'espace de trois semaines. Nous avons continué cette œuvre pendant plusieurs années ; mais comme le nombre de nos malades n'a cessé d'augmenter, nos dépenses sont devenues trop fortes. Grâce à Dieu, plusieurs de ceux qui avaient été malades durant de longues années ont été complètement guéris.

Jeudi, 4 juin 1747 (Manchester).

J'ai réduit le nombre des économes de seize à sept. Je leur ai donné les conseils suivants :

1) Soyez remplis du Saint-Esprit et de sagesse, pour tout faire d'une manière qui soit digne de Dieu.

10) Dans toutes vos discussions, restez calmes ; évitez comme le feu toute dispute, toute contestation. Soyez prompts à écouter, lents à parler. Que chacun considère son frère comme plus excellent que lui-même.

11) Si vous ne pouvez soulager les pauvres, ne les offensez pas. Donnez-leur des paroles affectueuses si vous ne pouvez leur donner rien d'autre. Evitez les regards biessants et les paroles rudes. Qu'ils aient de la joie à aller vers vous, même s'il leur faut s'en retourner les mains vides. Mettez-vous à la place de chaque pauvre et traitez-le comme vous voudriez que Dieu vous traitât vous-même.

Jeudi 8 février 1753. Dans le courant midi, j'ai visité plusieurs malades. Qui peut être insensible devant de tels spectacles ? Il paraît en trouver de pareils parmi les païens. Un des Indiens de Géorgie était malade (ce qui arrivait rarement avant d'avoir appris des Européens à trop manger et à s'enivrer) l'un de ses voisins lui faisait soin de lui.

Vendredi et samedi. J'ai visité autant que j'ai pu. J'en ai trouvé un certain nombre dans leurs cellules souterraines ; d'autres dans des cachots, à moitié morts de froid et de faim, de douleur et de souffrance. Mais tous ceux qui avaient la force de se traîner dans leur chambre s'employaient à quelque travail. Combien est méchante et dispendieuse la calomnie dont les pauvres sont si souvent l'objet. « Ils sont pauvres, dit-on, parce qu'ils sont paresseux. » Si vous contempliez de vos yeux de telles scènes, pourriez-vous dépenser votre argent en vanités et en futilités ?

Vendredi, 26 décembre 1783. Je me suis aperçu que plusieurs de nos amis sont très pauvres ; j'ai pris la résolution de faire tout ce qui étoit en mon pouvoir pour leur venir en aide. J'en ai parlé à quelques amis fortunés qui m'ont donné environ 100 livres. J'ai ensuite cherché à savoir quels étoient les plus dans le besoin et je les ai visités. À mon grand étonnement, j'ai constaté qu'au lieu de laisser aller au marasme ; tous se réjouissent de Dieu, tous se sont montrés très reconnaissants pour le secours, pourtant bien insuffisant, qu'ils

SON AMOUR POUR LES BAS-TOMBÉS.

Samedi, 4 septembre 1742. Je fus instamment prié de visiter un meurtrier dans la prison de Newgate. Il souffrait beaucoup physiquement et moralement. Je fus très étonné de cette invitation, car je savais que tous les gardiens étaient si bons chrétiens qu'ils avaient horreur du nom de Méthodiste et qu'ils avaient refusé de me laisser visiter un criminel le matin de sa mort ! Cependant j'allai à la prison et fus très surpris de trouver que toutes les portes m'étaient ouvertes.

J'exhortai le meurtrier à crier à Dieu de toute son âme pour obtenir la grâce de la repentance et de la foi en l'Evangile. Quelques instants après, d'autres prisonniers se groupèrent autour de moi. Je leur parlai avec amour de celui qui est l'Ami des pécheurs. Ils m'écoutèrent avec autant d'étonnement que s'ils avaient entendu une voix venue du Ciel.

Je descendis dans la salle commune. Un des prisonniers me posa une question ; j'eus ainsi l'occasion de l'exhorter, lui et ses compagnons. Le nombre de mes auditeurs ne cessa d'augmenter tandis que je leur déclarai que Dieu ne veut pas qu'aucun d'eux périsse, mais que tous viennent à la repentance.

Samedi, 22 octobre 1743. A Grinsby, nous ne pûmes trouver de local suffisant pour la réunion que celui qui nous fut offert par une femme de mauvaise vie... Je lui parlai de celle qui lava les pieds de Notre-Seigneur avec ses larmes et les essuya avec ses cheveux. Elle fondit en sanglots, et vint me trouver chez moi, s'écriant : « Oh ! Monsieur, que dois-je faire pour être

sauvée ? » Je connaissais sa vie. Je lui
« Retournez à l'instant auprès de votre
me répondit : « Mais comment le puis-je ?
min dois-je prendre ? Il est à 140 milles d'ic
justement de recevoir une lettre de lui. Il
castle-on-Tyne. » Je lui dis : « Je vais à
on-Tyne demain matin. Vous viendrez av

Gloire soit à l'Ami des pécheurs ! Il a a
core un tison du feu. Et toi, pauvre pécheur
« reçu un prophète à titre de prophète » c
trouvée par Celui qui te l'avait envoyé.

Samedi 3 février 1753. J'ai visité un pris
prison de Marshalsea, qui est une véritable
du vice sous toutes ses formes. C'est une
les hommes qu'il y ait sur la terre un tel e
une honte pour ceux qui portent le nom d
qu'il leur faille avoir des prisons au sein
tienté.

C) SON AMOUR POUR LES PRISONNIERS FR

Lundi, 15 octobre 1759. Je suis allé à Kn
mille de Bristol, pour voir les prisonnier
J'ai appris que onze cents sont renferm
espace resserré, sans autre lit qu'un peu
sale ; sans autres vêtements que quelques
haillons. Aussi meurent-ils comme des b
très impressionné par cette visite. Le soir,
sur Esaïe XXIII, 9.

Dix-huit livres me furent aussitôt don
leur venir en aide ; elles montèrent à ving
jour suivant. Nous avons acheté, avec cet

l'étoffe en toile et en laine dont on fit des chemises, des gilets et des pantalons. Quelques douzaines de bas furent ajoutées à ce don. La distribution fut faite avec le plus grand soin. Peu après, la corporation de Bristol envoya une grande quantité de matelats et de couvertures. Des dons furent aussi recueillis à Londres et en diverses localités du Royaume. Je crois que les prisonniers eurent dès lors à peu près tout ce qui leur était nécessaire.

SON AMOUR POUR LES ESCLAVES

Mercredi, 17 février 1792. J'ai lu un livre publié par un excellent Quaker au sujet de cette effroyable iniquité sociale qui s'appelle « La traite des esclaves ». On ne peut rien trouver d'aussi effroyable que cette traite dans tout le paganisme ancien ou moderne. Elle dépasse en cruauté tout ce que les musulmans font souffrir aux esclaves chrétiens.

Wesley et les Enfants

Dimanche, 12 octobre 1760 (Kingswood). Dans le courant de l'après-midi, j'ai demandé aux enfants dont les parents font partie de notre Société de se réunir à Bristol. Trente de ces enfants sont venus ce jour-là et environ cinquante autres sont venus le dimanche et le jeudi suivants. J'en ai réparti la moitié en quatre classes, deux pour les garçons et deux pour les filles, et j'ai choisi des « conducteurs » qualifiés chargés de s'occuper de chacune de ces classes. Je voyais ces enfants tous ensemble une fois

par semaine. Dieu ne tarda pas à toucher plusieurs d'entre eux.

Dimanche, 5 octobre 1766. J'ai prêché à E
sieurs soirs de suite sur l'éducation de
Quelques personnes répondirent à cet effort
objection ridicule et misérable : « Il n'a
fants ! » Mais plusieurs, animés d'un esprit
re, s'inclinèrent devant la vérité et se re
coupables devant Dieu.

Mardi, 8 juin 1784. Je suis allé à Stock u
Il s'y fait une œuvre admirable parmi le
Plusieurs de ces enfants, entre six et qua
sont ardemment désireux d'être sauvés. P
xante sont venus, à plusieurs reprises, pou
tenir avec nous ; ils paraissaient très sincèr

A midi, j'ai prêché sur ce texte : « Le
des Cieux est proche. » Tous semblaient
ment émus. Aussitôt que je fus descendu
je fus entouré de tout un groupe d'enfant
mirent à genoux. Je m'agenouillai à côt
me mis à prier pour eux. La flamme divin
muniqua d'un cœur à l'autre.

N'est-ce pas un phénomène absolument
dans l'ordre spirituel ? Dieu commence s
parmi les enfants. Il en a été de même en
les, à Manchester, à Epworth. Puis, des
flamme de vie a gagné les aînés, de sorte
petits et grands, Le connaissent et L'adore

Dimanche, 20 avril 1788. (Bolton) J'ai ré
heures de l'après-midi, de neuf cents à mi

de nos Ecoles du Dimanche. Je n'ai jamais vu pareil spectacle. Ils étaient tous habillés avec propreté et simplicité. Ils se sont tous comportés avec beaucoup de sérieux. Beaucoup, garçons et filles, avaient de beaux visages. Quand ils chantaient, tous ensemble, sans qu'aucun fit entendre une note discordante, leur mélodie était plus parfaite que celle d'aucun théâtre.

Mais il y a mieux encore que leur talent musical. Beaucoup d'entre eux craignent Dieu et quelques-uns se réjouissent de la joie du salut. Ils sont un exemple pour toute la ville. Leur passe-temps habituel consiste à visiter les malades pauvres, à les exhorter, à les consoler et à prier avec eux. Souvent, ils se réunissent au nombre de dix, trente ou quarante, pour chanter et prier ensemble. Ils chantent et prient avec tant de ferveur qu'il leur est très pénible d'avoir à se séparer.

Lectures et Travaux Littéraires

Jeudi, 29 novembre 1741. J'ai commencé la lecture de « l'Histoire des Eglises Réformées de France » par M. Laval. Cette histoire est pleine des plus extraordinaires manifestations de la méchanceté humaine, et en même temps de la bonté et de la puissance de Dieu.

Mercredi et jeudi 18 et 19 septembre 1742. En allant d'Evestam à Bristol, j'ai lu ce livre extraordinaire : La vie d'Ignace de Loyola. Rarement, il y a eu une aussi mauvaise cause défendue par un homme aussi remarquable. Je ne crois pas qu'on puisse le considérer comme un exalté, mais on peut dire de lui

qu'il connaissait les gens avec lesquels affaire. Il était pleinement persuadé qu'il mettre la fourberie au service de la gloire de son Dieu (ce qui, pour lui, revenait au même) au service de son Eglise ; et en toutes circonstances, il agissait d'une manière conforme à ses principes.

Mercredi, 4 mars 1747. J'ai passé quelques heures à lire les « Exhortations d'Ephrem le Syrien » (Exhortations of Ephrem Syrus). Nul homme avant David, n'a décrit avec une telle force la douleur du cœur contrit et brisé.

Les jours suivants, j'ai pu consacrer quelques heures à la lecture de « l'Histoire des Puritains ». J'étais extrêmement surpris de voir quel exécrable persécution inspirait le clergé de la Reine Elizabeth tout autant que celui de la Reine Marie, et de voir que les victimes les vénérables Puritains chassés injurés de l'Eglise. Je m'étonne aussi de voir que ces saints martyrs dépensaient une si grande partie de leur temps et de leurs forces à se disputer des questions de bien peu d'importance, telles que le port des surplis et des chasubles ou les génuflexions devant la Table Sainte.

Jeudi, 12 août 1748. En allant à Newcastle j'ai terminé la lecture de la dix-huitième Iliade de Homère. Quel merveilleux génie que celui de cet homme ! Il est admirable qu'il ait pu écrire avec une telle sagesse de pensée, une telle beauté d'expression, un tel intérêt qu'il n'eût aucun prédécesseur pour lui. Et quel souffle de piété parcourt toute son

Jeudi, 11 février 1751. Je suis allé à la rue Threaan. J'y ai passé le reste de la semaine, en consacrant mon temps à la prière, la lecture, la conversation, ou à la rédaction d'une Grammaire Hébraïque et de « *Lessons for children* » (Leçons pour les enfants).

Lundi, 23 décembre 1767. Je suis allé à Canterbury. Là, j'ai eu l'occasion de lire la « *Vie de Mahomet* », écrite, je crois, par le Comte de Boulanvilliers. Quel que soit l'auteur du livre, il est extrêmement superficiel et orgueilleux. Il n'est remarquable que par son immense présomption et son profond mépris pour le Christianisme.

Lundi, 28 août 1769. J'ai lu, la semaine passée, tout en voyageant, une grande partie de « *l'Odyssée* » d'Homère. J'avais toujours cru, jusqu'à présent que, comme le Paradis Retrouvé (*Paradise regained*) de Milton, c'était le « dernier effort d'une muse expirante ».

Mais combien je me trompais ! Combien la dernière œuvre d'Homère l'emportait sur la première ! Sans doute, elle n'est pas sans défauts, mais ses nombreuses qualités compensent largement ses défauts.

Jamais auteur n'a été aussi heureux dans ses descriptions, aussi exact et perspicace dans ses caractères, aussi naturel dans sa manière de raconter. En même temps, il entremêle son récit de belles pensées telles que je n'en trouve pas dans Virgile. Il ne cesse de recommander la crainte de Dieu, la justice, la compassion, la vérité ! Il n'est en contradiction avec ses principes qu'en ce qui concerne le mensonge. Il

fait dire à son héros : « Jamais la sagesse n
et : « Je hais comme les portes de l'enfer c
pour n'importe quel motif, peut dire un mer
Et cependant, lui-même, au moindre prétext
à plusieurs reprises délibérément. Bien plu
haute ment félicité pour ses mensonges et ce
déesse de la Sagesse elle-même.

Son amour de l'Art et de la Musique

Jeudi 17 octobre 1758. Je suis allé à la Ca
entendre le « Messie » (Messiah) de Hændel.
qu'il y ait jamais eu des auditeurs d'un serr
sérieux que les auditeurs de cet oratorio. A p
reprises, surtout dans les chœurs, mon atten
surpassée.

L'Organisateur

Jeudi, 25 avril 1742. J'ai demandé à plusieurs
dévoués et de bon conseil de se rencontrer a
Je leur ai exposé combien il m'avait été dif
faire la connaissance de ceux qui désiraient
de mon ministère, et les ai priés de porter r
cette situation. Après une longue discussion
tous été d'accord pour décider que le meilleu
d'arriver à bien connaître tous nos amis éta
répartir en « classes », comme à Bristol, so
rection de ceux qui étaient les plus dignes
confiance. Telle fut l'origine de nos classes à I

Je ne serai jamais assez reconnaissant envers Dieu pour cette institution dont l'utilité est devenue de plus en plus évidente.

Jeuudi, 25 août 1763. Je suis plus convaincu que jamais que, malgré tout son talent oratoire, un pasteur fait une œuvre vaine lorsqu'il ne prend pas soin de réunir les nouveaux chrétiens pour les instruire dans la voie du Seigneur. Que de prédicateurs se sont fait entendre, au cours de ces derniers vingt ans, dans tout le Pembrokeshire ! Mais il n'y a pas eu de cultes réguliers, pas de discipline, pas d'ordre, ni d'union. Il en est résulté que les neuf dixièmes de ceux qui s'étaient éveillés à la vie nouvelle dorment maintenant plus profondément que jamais.

Le Prédicateur

Dimanche, 30 mai 1742. A sept heures, je suis allé à Sandgate, le quartier le plus pauvre et le plus mal famé de la ville. Je me tins au bout de la rue avec John Taylor et me mis à chanter le psaume 100. Trois ou quatre personnes vinrent se rendre compte de ce qui se passait. Bientôt leur nombre s'éleva à quatre ou cinq cents. Je crois bien qu'il y en avait de douze à quinze cents lorsque j'eus fini de parler. Je leur ai expliqué cette déclaration du prophète : « Il a été brisé pour nos iniquités ; le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui, et nous avons la guérison par ses meurtrissures. »

Je remarquai que, lorsque j'eus terminé se tint là à me regarder dans le plus profondement. Je leur dis : « Si vous désirez savoir que mon nom est Jean Wesley ; ce soir, à 5 heures, l'aide de Dieu, j'ai l'intention de prêcher encore ».

A 5 heures, la colline sur laquelle je prêcher était couverte depuis le bas jusqu'au sommet. Je n'ai jamais vu pareille multitude assemblée à Moorfields, ni à Kennington-Common. Je leur lis sur ce texte : « Je guérirai leurs transgressions, car ils ne les aimeront pas ». Après la prédication, ces pauvres gens m'auraient presque écrasé sous leurs pieds. Ils se pressaient autour de moi avec affection. Ce ne fut qu'à grand peine que je me dégageai de la foule. Je crus bien faire de m'en aller par un autre chemin que celui que j'avais pris pour venir. Plusieurs de mes auditeurs réussirent à me rejoindre à l'auberge avant moi. Ils me prièrent instamment de rester avec eux au moins quelques jours, ou, au pis, un jour de plus. Mais il me fut impossible d'accepter, car j'avais promis d'être à Bristol le lendemain, mardi soir.

Mercredi, 25 octobre 1749. Un auditoire immense, quelle force pour le prédicateur !

Jeudi, 28 juillet 1759. Vers midi, j'ai prêché à Woodseats et le soir à Sheffield. Prêcher c'est

Dimanche, 23 septembre 1759. La grande multitude des auditeurs à Moorfields s'est montrée extrêmement attentive. Une assemblée de ce genre est de nature à convaincre tout homme impartial de la nécessité de la prédication en plein air. Quel lieu, excepté Saint Paul, pourrait contenir une telle

Et s'il se trouvait un édifice assez grand, quelle voix serait assez forte pour s'y faire entendre de tous ? A la suite d'observations répétées, je me suis rendu compte que je puis me faire entendre en plein air de trois fois plus de personnes qu'en lieu clos. Et qui peut dire que le temps de la prédication en plein air soit passé, alors qu'elle attire des auditoires toujours plus nombreux et que la puissance de Dieu pour convertir, aussi bien que pour convaincre, se déploie d'une manière extraordinaire au sein de ces assemblées !

Ses Succès

Dimanche, 13 juin 1742. A six heures, j'ai prêché dans le cimetière d'Epworth à une foule d'auditeurs venus de tous côtés. Je leur ai parlé sur les premiers versets du sermon sur la montagne. Mon discours a duré près de trois heures, et cependant le temps a passé si vite que nous eûmes de la peine à nous séparer. Oh ! que personne ne pense que son œuvre d'amour est perdue parce que le résultat n'en apparaît pas tout de suite. Pendant près de quarante ans mon père a travaillé dans cette localité, mais il a vu peu de fruit de son travail. Je me suis dépensé pour le service de cette paroisse, et mes efforts aussi semblaient stériles. Mais maintenant le fruit de tant de labeur apparaît. Tous, ou presque tous, ont été les objets de notre sollicitude. La semence a mis longtemps à germer, mais maintenant, elle lève et produit des fruits de repentance et de pardon.

Jeudi, 11 avril 1751. Le coiffeur qui m'a dit : « Monsieur, je remercie Dieu à cause de vous. Lors de votre dernière visite à Boston, j'étais avec les plus terribles buveurs de la ville. Mais je me suis mis à entendre à la fenêtre de votre lieu de culte et j'ai écouté parler et Dieu a brisé mon cœur et j'ai mis de toutes mes forces pour que Dieu me donne la victoire sur ma passion. Il m'a répondu au-delà de toute attente ; il m'a délivré du désir de boire.

Vendredi, 5 octobre 1766. J'ai prêché près de 100 à un auditoire très nombreux et attendus. Une transformation surprenante s'est produite en quelques années, dans cette localité où autrefois le prédicateur Méthodiste pouvait à peine sortir de la rue sans recevoir une pluie de pierres !

Mardi, 31 février 1777. Nous avons terminé l'année en remerciant Dieu de tout notre cœur de ce qu'il a continué sa grande œuvre dans notre pays. Elle n'a jamais discontinué, pas même une année, pendant un mois depuis le jour où, mon frère et moi, nous avons commencé à prêcher cette même doctrine « du salut par la foi ».

Jeudi, 26 août 1780. J'ai prêché à cinq heures, de onze heures. Je crois que ce fut l'heure la plus utile de toutes. Riches et pauvres paraissaient tous être impressionnés. Oh ! que les temps sont changés à Cowbridge depuis le jour où la foule en venait à ma maison où je me trouvais, et, de tous côtés, on lançait des pierres. Mais « ma force était alors dans la foi ». Bénédict soit Dieu, il en est encore ainsi maintenant.

Mardi, 3 avril 1781. J'ai pris congé de nos fidèles amis et suis allé à Bolton. Dans cette ville, notre Société se compose de vrais Méthodistes. Ils ne se conforment pas au monde, ni dans ses préceptes, ni dans son esprit, ni dans ses habitudes. Ce sont des serviteurs fidèles de l'Agneau. Aussi croissent-ils à la fois en nombre et en grâce.

Mardi, 14 juin 1782. Il y a quelques années quatre usines de filage et de tissage s'installèrent à Epworth. Un grand nombre de jeunes femmes, de garçons et de filles y furent employés. Leur conversation était extrêmement dévergondée et impie.

Quelques-uns de ces ouvriers assistèrent à une réunion de prières, et furent aussitôt gagnés à l'Evangile. Ils mirent toute leur ardeur à évangéliser leurs compagnons de travail. Leurs efforts furent couronnés de succès. Trois de ces usines furent complètement débarrassées de toute influence malsaine. Dieu remplissait le cœur de ces hommes et de ces femmes ; les blasphèmes avaient fait place aux louanges. J'ai visité ces trois usines aujourd'hui et j'ai pu me rendre compte qu'une œuvre religieuse profonde s'y accomplissait. On n'y entend plus de bavardages frivoles ; chacun prend à cœur les intérêts spirituels de ceux qui l'entourent.

L'amour les inspire tous.

Sa Foi

Jeudi, 16 septembre 1749. Je me suis remis en route vers deux heures de l'après-midi. J'étais encore très faible par suite d'une grave indisposition qui a duré

plusieurs jours. Mais Dieu a renouvelé ma force
sorte que j'ai senti ma souffrance et ma fatigue
nuer d'heure en heure. J'ai eu une heure de com-
munion solennelle et bienfaisante avec Dieu en
à X...

Lundi, 26 mars 1754. Le Dr F... m'a dit que
mon état de santé exigeait mon départ immédia-
tement de la ville.

Au cours de la soirée, je crus bien faire,
pensée que peut-être Dieu m'appelait à Lui.
Je ne pouvais empêcher qu'on ne fit de moi un panégyrique
peux, de rédiger moi-même mon épitaphe :

ICI REPOSE LE CORPS DE
JEAN WESLEY
UN TISON ARRACHÉ DU FEU
QUI MOURUT DE CONSOMPTION A L'ÂGE DE 51
ANS, NE LAISSANT, SES DETTES PAYÉES,
PAS MÊME 10 LIVRES APRÈS LUI, ET FAISANT CETTE
INSCRIPTION
O DIEU ! AIE PITIÉ DE MOI
QUI SUIS UN SERVITEUR INUTILE !
IL A DONNÉ L'ORDRE QUE CETTE INSCRIPTION
S'IL Y EN A UNE, FUT PLACÉE SUR SA TOMBE

Son Courage

Jeudi, 20 octobre 1743. Je suis allé à Widnes.
A midi, j'ai prêché au centre de la ville à un
auditoire bien plus considérable qu'on le pouvait
supposer. Je crois que tous se sentirent en présence
de Dieu ; personne ne chercha à nous déranger
et nous vîmes venir en aide, et nous pûmes L'adorer en

J'étais en train d'écrire dans la maison de Francis Ward dans le courant de l'après-midi, lorsque quelqu'un cria que la foule allait assiéger la maison. Nous demandâmes à Dieu de la disperser. Il nous exauça. Chacun des manifestants s'en alla de son côté, de sorte qu'au bout d'une demi-heure, il ne restait plus personne. Je dis à mes amis : « C'est le moment pour nous de nous en aller ». Mais ils me prièrent instamment de rester. Je cédai à leur requête pour ne pas les offenser, bien qu'il me fût facile de prévoir ce qui allait se produire. Il n'était pas encore cinq heures que, de nouveau, la foule s'était rassemblée plus nombreuse encore, et entourait la maison. Ils criaient tous : « Amenez-nous le pasteur, nous voulons avoir le pasteur ».

Je demandai à l'un d'entre eux de prendre leur chef par la main et de me l'amener dans la maison. Quelques mots échangés entre nous suffirent pour le calmer ; le lion devint doux comme un agneau.

Je le priai de m'amener un ou deux de ses camarades, de ceux qui étaient le plus exaspérés contre moi. Il revint vers moi avec deux hommes extrêmement irrités. Eux aussi, en quelques instants, devinrent aussi paisibles que lui. Je leur demandai de me laisser passer pour me permettre de parler à la foule. Dès que je fus au milieu des manifestants, je demandai une chaise. Debout sur cette chaise, je m'adressai à eux : « Que me voulez-vous ? leur dis-je ». Quelques-uns répondirent : « Nous voulons que vous alliez avec nous chez le juge de paix » — « J'irai, et de grand cœur » fut ma réponse.

Je pus ensuite prononcer quelques paroles de la bénédiction de Dieu, touchèrent leur cœur, mirent à crier de toutes leurs forces : « C'est un honnête homme, et nous donnerons la vie pour le défendre ». Je leur dis : « Nous irons juger de paix ce soir, ou demain matin ? » Ils répondirent : « Ce soir, ce soir ». Sur quoi, j'ai mis en route suivi de deux ou trois centaines d'eux.

.
Du commencement à la fin de ces heures, je me suis senti aussi calme, aussi maître de moi-même que si j'avais été dans mon cabinet d'étude, à pu vivre chaque minute sans me préoccuper de la minute suivante. Un moment, cependant, m'est venue que, s'ils me jetaient dans la rue, les papiers qui se trouvaient dans ma poche seraient abîmés par l'eau. Mais je ne craignais rien de même, car je savais que je pouvais nager, que j'avais qu'un manteau très peu épais, et des chaussures légères.

Les détails que je vais mentionner me paraissent particulièrement remarquables :

1° Plusieurs manifestants essayèrent de me pousser par terre, tandis que nous descendions vers le pont sur un chemin glissant. Il était évident que, si je tombais par terre, il m'aurait été impossible de me relever. Mais je ne fis aucune chute, pas même un faux pas. Jusqu'au moment où je fus tout-à-fait hors de danger.

2° Plusieurs essayèrent de me prendre par le bras ou par les habits pour me faire tomber ; ils

rent réussir. L'un d'entre eux, cependant, put s'emparer d'un pan de mon gilet qui lui resta entre les mains. L'autre pan, dans lequel se trouvait un billet de banque, ne fut qu'à moitié déchiré.

3^o Un homme qui se trouvait derrière moi me frappa à plusieurs reprises avec un bâton de chêne. S'il m'en avait frappé le bas de la tête une seule fois, il m'aurait achevé du coup. Mais, à chaque tentative, le coup qu'il me destinait fut écarté, je ne sais comment, car je ne pouvais tourner ma tête ni à droite ni à gauche.

4^o Quelqu'un se précipita vers moi, à travers la foule, et leva son bras pour me frapper ; mais, tout à coup, il le laissa retomber et se contenta de me toucher la tête en disant : « Quelle douce chevelure il a ! » .

5^o Je me suis arrêté juste en face de la porte de la maison du maire, comme si j'avais su où il demeurerait. (Evidemment, la foule pensait que je le savais). J'ai trouvé le maire dans son magasin, circonstance qui contribua à créer un premier obstacle à la folie de la foule.

6^o Ceux qui, les premiers, eurent pitié de moi furent précisément les meneurs de la populace, les fortes têtes de la ville.

7^o Du commencement à la fin de cette aventure, je n'ai pas entendu une seule parole insolente ; personne ne s'est adressé à moi en employant des expressions grossières. Chacun criait : « Le prédicateur ! le prédicateur ! le pasteur ! le ministre ! »

8^e Personne, du moins à ma connaissance, contre moi d'accusation, vraie ou fautive, par leur précipitation, ils avaient tout à fait formulé leurs griefs contre moi.

Je remarque enfin qu'ils ne savaient que me dire ; aucun n'avait de solution à proposer. Ils avaient que dire : « Otez-le, tuez-le tout de suite ».

*Jeu*di, 4 juillet 1745. Je suis allé à Falmouth. Vers trois heures de l'après-midi, je suis allé voir une dame qui a été très longtemps malade. A peine je m'étais assis que la maison fut assiégée de tout côté par une foule considérable qui poussait des cris effroyables, comme si elle montait à l'assaut d'une forteresse. D'abord Madame B... et sa fille essayèrent de résister. Mais ce fut en vain. Autant chercher à vaincre une mer en courroux. Elles s'estimèrent heureuses de pouvoir bientôt s'échapper en nous laissant. Et moi, nous tirer d'affaire comme nous pouvions. La foule criait de toutes ses forces : « Faut-il que le Canorum ! Où est le Canorum ? » (tel est le mot de signification aucune que les gens de Cornouailles emploient généralement pour désigner les canotiers distes).

Comme personne ne répondait, ils ouvrirent tout de force la porte extérieure et envahirent le salon. Il n'y avait qu'une cloison entre eux et moi. Cette cloison ne paraissait pas devoir résister longtemps. J'enlevai aussitôt une grande glace fixée sur cette cloison. Quand ils se mirent à briser, tout en faisant entendre de grossières injures, la pauvre Kitty fut abasourdie, et s'

en larmes : « Oh ! Monsieur ! que ferons-nous ? » Je répondis : « Il nous faut prier ». En vérité, il était bien évident, à ce moment-là, que nos vies ne tenaient plus qu'à un fil. Elle me dit encore : « Ne vaut-il pas mieux que vous vous cachiez dans ce placard ? » Je répondis : « Non, il vaut mieux pour moi que je reste où je suis ».

Parmi ceux qui se trouvaient dehors, il y avait des marins corsaires qui étaient récemment arrivés dans le port. Ils appuyèrent de toutes leurs forces contre la porte intérieure, dont les charnières cédèrent aussitôt. La porte tomba dans la chambre. Je m'avançai vers eux et leur dis : « Me voici. Qui d'entre vous à quelque chose à me reprocher ? A qui ai-je fait du tort ? A vous ? A vous ?... » Je continuai à parler jusqu'à ce que j'arrivai tête nue (car j'avais enlevé mon chapeau pour qu'ils pussent me voir) au milieu de la rue. Alors, élevant la voix, je leurs dis : « Voisins, compatriotes, désirez-vous m'entendre ? » Ils se mirent à crier : « Oui, oui. Il parlera ! Il parlera ! Personne ne pourra l'en empêcher ». Malheureusement, comme il n'y avait aucun monticule sur lequel je pusse me tenir, quelques-uns seulement purent m'entendre. Cependant je réussis à parler sans être interrompu ; tous ceux qui m'entendaient étaient très attentifs. Enfin un ou deux de leurs chefs arrivèrent et jurèrent que personne ne me toucherait. Mr Thomas, un clergyman, intervint en disant : « N'êtes-vous pas honteux de vous conduire ainsi vis-à-vis d'un étranger ? » Ils furent bientôt secondés par deux ou trois gentilhommes de la ville et par l'un des conseillers municipaux qui m'accompagna à travers la ville.

Je n'ai jamais vu, pas même à Walsal, la
Dieu d'une manière aussi visible. A Walsal
plusieurs compagnons qui étaient prêts à mou
moi. Ici, pas un ami ; je n'avais pour me ten
pagnie qu'une domestique qui s'empressa
aller dès qu'elle fut sortie de la maison. — A
je reçus plusieurs coups. je perdis des more
mes vêtements, et fus couvert de poussière.
ne me frappa, bien que des centaines de mani
aient levé les mains pour m'atteindre. Je n
aucun coup, ni aucune tache sur mes vêteme

Qui peut nier que Dieu entende la prière
ait toute puissance dans' le Ciel et sur la terre

Dimanche, 2 septembre 1750. Nous sommes
Shaftesbury où j'ai prêché à un auditoire sér
tranquille. Nous eûmes un autre culte à cinq
du matin, qui fut aussi très suivi. A midi, j'ai
dans le quartier le plus mal famé de la ville.
ne ne fit de bruit ni ne parla tandis que j'ex
les « pécheurs à quitter leur mauvaise voie ».
à peine fini de parler lorsqu'un agent de pol
vint et me dit : « Monsieur, le Maire vous dé
prêcher dans cette localité, à l'avenir ». Je lu
dis : « Aussi longtemps que le roi Georges
mettra de prêcher, je ne demanderai pas l'a
tion du Maire de Shasftesbury ».

Son zèle

Lundi, 22 Août 1753. Je suis allé à Snow Hil
été victime d'un accident. La selle a glissé su
de ma jument et je suis tombé, tandis

jument s'en allait. Quelques gamins la rattrapèrent et me la ramenèrent en jurant tout le long du chemin. Je leur fis ouvertement des reproches, ils me promirent de s'amender. J'allais me remettre en route, quand un homme s'écria : « Monsieur, vous avez perdu votre couvre-selle ». Il m'aida, avec un ou deux de ses camarades, à le remettre. Mais eux aussi juraient presque à chaque mot qu'ils prononçaient. Je me tournai vers eux et leur adressai quelques paroles affectueuses. Ils prirent mes remarques en bonne part et me remercièrent beaucoup. Je leur donnai deux ou trois petits livres qu'ils me promirent de lire avec attention.

Avant d'arriver à Kensington, je m'aperçus que ma jument avait perdu un de ses fers. Cela me donna l'occasion de parler pendant une demi-heure au forgeron et à son aide. Je mentionne ces simples faits pour montrer combien il est facile de racheter le temps lorsqu'on a le cœur plein d'amour pour les âmes pour lesquelles Christ est mort.

Dimanche, 28 Août 1748. Je m'étonne de rencontrer des hommes qui disent encore si haut que la prédication en plein air manque de dignité. Rien n'est plus inconvenant que l'attitude d'une partie de l'auditoire à St Paul. Les uns dorment, les autres parlent ou regardent de côté et d'autre sans se soucier de ce que dit le prédicateur. D'autre part, rien n'est plus imposant que l'attitude d'une foule qui, près d'une Eglise ou dans un champ, écoute le message Evangélique, comme si elle entendait la voix même du Souverain Juge.

Samedi, 9 juillet 1759. Je suis allé à Sundevall j'y ai prêché. Les habitants de cette ville ont reçu la Parole de Dieu et la reçoivent avec joie. Le mardi soir j'ai prêché, en plein air, près de l'église de Keelnen, à deux fois plus d'auditeurs qu'une chapelle n'aurait pû en contenir. Comment s'explique de ce que le diable n'aime pas la prédication en plein air ? Je ne l'aime pas non plus. J'aime une église de culte spacieuse, un coussin confortable, une chaise élégante. Mais où serait mon zèle, si je ne jetais tous ces avantages sous mes pieds pour pourvoir à la conversion d'une âme de plus ?

Sa Sagesse

Lundi, 15 avril 1745... Enfin nous pûmes nous faire place dans une petite auberge, mais nous fûmes obligés de nous tenir dans une salle où se trouvaient un autre groupe de voyageurs, dont plusieurs parlaient et entendirent à chaque instant, des jurons et des blasphèmes. Au moment de nous en aller, je me tournai vers eux et leur dis : « Pensez-vous que cette manière de parler soit convenable ? » L'un d'entre eux répondit avec force : « Monsieur, nous n'avons rien dit dont nous ayons à rougir ». Je répliquai : « Voulez-vous pas lieu d'avoir honte d'avoir offensé votre meilleur ami ? Dieu n'est-il pas votre meilleur ami ? » Ils me regardèrent, puis se regardèrent les uns les autres avec étonnement. Mais pas un n'ouvrit la bouche.

Dimanche, 12 janvier 1750. Il m'est revenu de divers côtés que mes amis de Londres sont, d'une manière générale, en état de décadence spirituelle à l'heure même où, presque partout ailleurs en Angleterre, nos Sociétés sont en pleine prospérité.

Cette décadence est due, par dessus tout à l'influence déplorable de quelques personnes qui ne cessent de répandre la zizanie. Mais cette influence n'a pas tardé à disparaître. Quelques-uns de ces éléments dangereux nous ont quittés ; d'autres se sont repentis, comprenant qu'ils ont fait l'œuvre du Diable tout en croyant faire celle du Seigneur.

Mercredi, 2 septembre 1767. Je me suis rendu compte, après enquête, que l'œuvre de Dieu dans le Pembrokeshire était fort compromise, en grande partie à cause de l'influence exercée par les prédicateurs de M. Davies, qui n'ont cessé de dénigrer les nôtres et ont empêché ainsi un grand nombre de gens de venir à nous. Nos prédicateurs s'étaient parfois laissés entraîner à répondre à ces calomnies, ce qui est toujours regrettable. Voici le conseil que je leur donnai : 1^o Que chacun s'abstienne soigneusement de toute calomnie, de toute médisance et de tout commérage. 2^o Que nos prédicateurs s'abstiennent de répondre à la raillerie par la raillerie, soit en public, soit en particulier. 3^o Qu'ils ne fassent pas de controverse dans leurs prédications, mais qu'ils prêchent la religion simple, pratique, expérimentale.

Jeudi, 1^{er} décembre 1769. J'ai fait une curieuse observation que je recommande à l'attention de tous nos prédicateurs. Les amis de Canterbury ont été si

souvent critiqués (et souvent sans cause) froideur spirituelle, qu'ils ont été tout-à-fait ragés et qu'ils sont maintenant vraiment froids pierre. Quel art délicat que celui de la sion ! Pour le posséder, il faut plus que la humaine.

L'Ami

Dimanche, 20 juin 1757. M. Fletcher m'est venu en aide. Combien les voies de Dieu sont veilleuses ! Quand je sentais les forces me manquer et que personne en Angleterre ne pouvait m'aider, Il m'envoya du secours qui m'est venu des montagnes de la Suisse, un ami fidèle qui m'a aidé de toutes manières. Où aurais-je pu trouver un pareil collaborateur ?

Lundi, 9 janvier 1769. J'ai passé une heure très agréablement et profitablement avec M. V. Nous avons rappelé le souvenir des jours où, par la manière dont Dieu nous a préparés l'un pour l'autre, nous sommes destinés à travailler ensemble pour une œuvre à laquelle nous étions loin d'attendre.

Expériences du Réveil

Lundi, 13 juillet 1757. J'ai prêché sur la Parole à Morpith. J'ai annoncé l'amour de Dieu aux pécheurs. De là, nous sommes allés à F. La Société que nous avons ici et qui est composée de mineurs pourrait être donnée en exemple à celles d'Angleterre. Personne ne manque à s

de classe ; il n'y a jamais de dispute au milieu d'eux mais ils s'encouragent mutuellement d'un cœur et d'une âme à l'amour et aux bonnes œuvres.

Dimanche, 19 juillet 1761. Je me suis hâté pour arriver à l'agape de Bristol. C'était la première qui eut lieu dans cette ville. Plusieurs de nos amis parurent étonnés quand je leur ai dit que le but d'une agape est de fournir à chacun, aux femmes, comme aux hommes, l'occasion de rendre simplement et en toute liberté témoignage à la puissance de Dieu et de Lui donner gloire. Plusieurs ont pris la parole, et non sans résultat. La flamme sainte allait d'un cœur à l'autre ; l'émotion devint particulièrement forte

Jeudi, 22 mars 1750. Je suis allé voir une jeune femme à l'Asile de Bedlam. Mais à peine lui avais-je parlé quelques minutes que l'on me fit comprendre qu'aucun prédicateur méthodiste ne devait visiter l'Asile. Ainsi l'on nous défend d'aller à la prison de Newgate de peur que nous ne rendions vicieux ceux à qui nous parlons, et l'on nous défend d'aller à Bedlam de peur que nous ne les rendions fous !

Dimanche, 25 octobre 1741. Après avoir pris part au service de Sainte Cène à l'Eglise de All Saints (tous les Saints), je me suis dirigé à cheval vers Kingswood. Mais avant d'arriver à Lawrence Hill, mon cheval est tombé ; il essaya de se relever, mais il retomba sur moi. Une ou deux femmes sortirent d'une maison voisine et, quand je me fus relevé, elles m'aidèrent à aller chez elles. Combien j'adore la sagesse de Dieu ! Dans cette maison se trouvaient trois personnes qui avaient été pendant quelque

temps pleines de zèle pour le Seigneur mais s'étaient laissées séduire par Satan. Elles résolurent de revenir à leur foi première et, depuis lors, à d'elles n'a manqué à sa promesse.

Dimanche, 12 juillet, 1747. Je suis allé à Newlyn. A 5 heures je suis allé près de la mer sur une plage de sable fin. Une foule immense s'y était rassemblée. La rumeur qui s'élevait de cette foule était semée au bruit des grandes eaux. Je commençai à prêcher et le bruit s'apaisa. Mais je n'avais pas encore commencé à prier que des misérables de Pengance s'amassèrent à jurer et à blasphémer, et à déranger les auditeurs. En un instant, je fus jeté au milieu d'eux. Tout à coup un homme de Newlyn, qui jusque là nous avait regardés très hostile, s'écria : « Personne ne touche cet homme ; je suis prêt à donner ma vie pour lui. » Beaucoup de ceux qui l'entouraient manifestèrent les mêmes sentiments, de sorte que je pus terminer mon sermon sans être interrompu.

Exaucements de prière

Lundi, 20 décembre 1742. Nous avons posé la première pierre de notre orphelinat. Un grand nombre de gens étaient venus de tous côtés pour assister à la cérémonie. Aucun d'eux ne se moqua de nous, et nous ne sommes interrompus pendant que nous adorons le Seigneur et que nous Lui demandons de faire prospérer l'œuvre de nos mains. Trois ou quatre fois, au cours de la soirée, je fus obligé d'interrompre ma prière pour nous permettre de donner gloire à Dieu.

Jeudi 23. On calcula que cet orphelinat coûterait plus de 600 livres. Plusieurs assuraient qu'il ne serait jamais achevé ; d'autres disaient que je ne vivrais pas assez longtemps pour le voir revêtu de sa toiture. J'avais une conviction tout autre. J'étais persuadé que, pour cette œuvre entreprise en Son nom, Dieu fournirait tout ce qui nous serait nécessaire.

Lundi, 2 juillet 1759. Je suis allé à Durham et suis allé prêcher sur l'une des prairies qui sont le long de la rivière, à l'endroit même où j'ai prêché deux ans auparavant. L'auditoire était de moitié plus nombreux que la première fois. Malheureusement le soleil dardait si fort sur ma tête que j'avais à peine la force de parler. Je m'arrêtai quelques instants et demandai à Dieu de nous abriter du soleil, si toutefois c'était sa volonté. Ma prière fut exaucée à l'instant : Un nuage couvrit le soleil qui cessa de nous incommoder. L'Humilité exige-t-elle que nous fassions le silence sur ces exaucements remarquables qui prouvent d'une manière évidente que Dieu écoute la prière !

La dernière page du Journal de West

Mercredi 20 octobre. J'avais accepté de pr
Diss, une ville située près de Scoleton ; ma
ne savions trop où je pourrais trouver un
réunion. Le pasteur était prêt à me donner l'u
son église, mais il avait peur de déplaire à
qui se trouvait à quelques kilomètres de la v
cours de son voyage vers Londres. Fort h
ment, quelqu'un demanda à l'évêque s'il obj
ce que j'aïlle prêcher dans cette église. L
répondit qu'il n'y voyait aucun inconvénient.
crois que cette église est l'une des plus vaste
pays. Je pense qu'il y a plus de trois siècles
ne s'est trouvée aussi remplie. Ce soir-là et
suivant, j'ai prêché à Bury, à un auditoi
attentif ; plusieurs de ces amis ont une foi pr
Ainsi, il est bien évident que nous n'avons p
vaillé en vain dans cette localité.

Vendredi 22 octobre. Nous sommes rev
Londres.

Dimanche 24 octobre. J'ai parlé à un no
auditoire, à l'Eglise de Spitalfields, sur ces
« Toutes les armes de Dieu ». Dans l'église
Paul, à Shadwell, il y avait encore plus de
l'après-midi, tandis que je leur exposais cett
essentielle : « Une seule chose est nécessai
crois que beaucoup d'entre eux résolurent de
la bonne part.

Conclusion.

Le texte du dernier sermon dont le journal de Wesley fasse mention (1), nous paraît résumer admirablement la personne et l'œuvre du grand Réformateur, tel qu'il nous apparaît dans les pages que nous venons de lire. L'un des traits les plus caractéristiques de cette vie si belle, c'est son unité constante. A partir de sa conversion, Wesley se révèle à nous comme l'homme d'une pensée, ou, mieux encore, d'une passion celle de la gloire de Jésus-Christ et du salut des pécheurs. Jamais nous ne découvrons en lui de lassitude, de découragement ni surtout de doute à l'égard de sa vocation ou de la vérité de l'Evangile qu'il annonce. Tout en lui converge vers le même but et, comme ce but est sublime, les moindres entreprises de cette vie si active prennent un charme une grandeur qui saisissent. Ce n'est point seulement lorsqu'il prêche que Wesley sert son Maître, mais c'est « en temps et hors de temps », dans ses conversations, dans ses correspondances, dans ses lectures, au cours de ses nombreux voyages, dans son labeur et dans son repos.

L'unité de sa vie explique dans une grande mesure sa puissance, son rayonnement, l'influence considérable qu'elle a exercée et qu'elle exerce encore. Elle explique aussi sa simplicité, sa sincérité, sa sérénité. Cet homme était profondément heureux

(1) « Une seule chose est nécessaire » (Luc X, 42).

malgré ses préoccupations et ses épreuves de
sortes, parce qu'il pouvait dire : « Une seule
m'est nécessaire ; j'ai choisi la bonne part qui
sera point ôtée ». Quelques instants avant
il s'écriait : « Jésus est tout ! Jésus est tout ! »

Pourquoi l'expérience de Wesley ne serait-
elle la nôtre ! « Jésus-Christ est le même, hier,
d'aujourd'hui, éternellement ». Il peut et il veut faire
de notre vie et devenir tout à la fois notre
notre Force, notre Roi et notre Sauveur.

Lui seul est nécessaire,
Lui seul est suffisant.

Donnons-nous à Lui sans réserve et pour tout



TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos I	5
Avant-Propos II	7

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

L'Angleterre au commencement du XVIII ^e siècle	9
Enfance et adolescence	13
Années d'études	19
Voyage en Géorgie - Conversion	25
Débuts de l'Oeuvre	30
Le Méthodisme de 1740 à la mort de Wesley :	
I. Les obstacles	39
II. Les Progrès	45

SECONDE PARTIE

I. Le caractère de Wesley	61
II. Le Philanthrope	65
III. L'écrivain	69
IV. L'organisateur	72
V. Le Théologien	76
VI. Wesley et les Français	80
VII. Le méthodisme depuis Wesley jusqu'à nos jours	85

APPENDICE :

Les douze règles d'un auxiliaire	
Quelques jugements sur Wesley et le méthodisme	
Extraits des dernières lettres de Wesley	
Quelques pensées de Wesley sur la Perfection chrétienne	
Tableau chronologique de la vie de Wesley	
Wesley d'après son journal	

PUBLICATIONS ÉVANGÉLIQUES MÉTHODISTES

VIE DE JOHN WESLEY, SA VIE ET SON ŒUVRE, par Mat. Lelièvre, 578 pages, 9 clichés, 7^e édition, 1990.

LE RÉVEIL MÉTHODISTE, par S. Samouélian, 110 pages, 1974. L'essentiel du grand mouvement de Réveil qui transforma l'Angleterre du XVIII^e siècle et ses répercussions en France à partir de 1791.

VIE DE WILLIAM BRAMWELL, 1759-1818, par Ch. Challand, avec portrait, 163 pages, 2^e édition, 1971. Une biographie quant à la forme, mais quant au fond, histoire d'un puissant Réveil.

ÉTUDE SUR LA SANCTIFICATION, par S. Samouélian, 25 pages, 3^e édition, 1982.

MATTHIEU LELIÈVRE, prédicateur, journaliste, historien, théologien, par Th. Roux, en 2^e partie : 8 plans de sermon, 4 sermons, 2 portraits, 392 pages.

« L'ÉVANGÉLISTE », Organe trimestriel de l'Union des Églises Évangéliques Méthodistes de France, abonnements.

LA THEOLOGIE DE WESLEY, étude sur les doctrines et l'enseignement du Réveil du 18^e siècle connu sous le nom de Méthodisme, par Matthieu Lelièvre. 2^e édition.

*Adresser les commandes au pasteur S. Samouélian
45 B, avenue Jean Jaurès, 30900 Nîmes
Compte Chèques Postaux : 301-85 F Montpellier.*

Aucun historien, voulant étudier le développement de l'Église de Jésus-Christ, ne peut ignorer le puissant mouvement de Réveil religieux que fut le Méthodisme et auquel le nom de John Wesley est attaché. Dieu, en effet, a suscité ce serviteur, grand par l'intelligence, la volonté et la piété, pour empêcher l'Angleterre du XVIII^e siècle de sombrer dans une décadence irrémédiable. John Wesley, né le 17 juin 1703 à Epworth, comté de Lincoln, en Angleterre, mort le 2 mars 1791 à Londres, a été, par la grâce, un merveilleux instrument de Dieu pour le salut de beaucoup. Il eut pour collaborateurs son frère Charles, son ami Georges Whitefield et de nombreux autres chrétiens, pasteurs et laïcs, ayant tous fait la glorieuse expérience du salut par la foi en Jésus-Christ. L'activité de Wesley et de ses amis fut couronnée d'un prodigieux succès, qui ne s'explique que par l'action souveraine du Saint-Esprit, c'est-à-dire Dieu Lui-même agissant dans le cœur humain.

S. Samouélian

Aucun historien, voulant étudier le développement de l'Église de Jésus-Christ, ne peut ignorer le puissant mouvement de Réveil religieux que fut le Méthodisme et auquel le nom de John Wesley est attaché. Dieu, en effet, a suscité ce serviteur, grand par l'intelligence, la volonté et la piété, pour empêcher l'Angleterre du XVIII^e siècle de sombrer dans une décadence irrémédiable. John Wesley, né le 17 juin 1703 à Epworth, comté de Lincoln, en Angleterre, mort le 2 mars 1791 à Londres, a été, par la grâce, un merveilleux instrument de Dieu pour le salut de beaucoup. Il eut pour collaborateurs son frère Charles, son ami Georges Whitefield et de nombreux autres chrétiens, pasteurs et laïcs, ayant tous fait la glorieuse expérience du salut par la foi en Jésus-Christ. L'activité de Wesley et de ses amis fut couronnée d'un prodigieux succès, qui ne s'explique que par l'action souveraine du Saint-Esprit, c'est-à-dire Dieu Lui-même agissant dans le cœur humain.

S. Samouélian